

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,  
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MÉMOIRES DU COMTE DE SÉGUR

(SUITE)

**M** DE SÉGUR a tout le temps d'analyser et d'enregistrer ses impressions. Ce n'est point ici une audience banale; c'est un long et intime entretien, où Frédéric apporte une grâce particulière, et, selon l'expression de l'auteur, « cette coquetterie d'esprit, qu'il savait mieux que personne employer lorsqu'il daignait vouloir plaire. » Dans l'occasion présente, il le voulait. Il s'informe tout d'abord du maréchal de Ségur, et s'exprime sur le compte du père de manière à flatter le légitime orgueil du fils.

La littérature, la philosophie, Voltaire, Catherine II, cette cour de Russie où se rend le jeune ambassadeur, la Pologne qu'il va traverser, fournissent au royal causeur, matière à des aperçus variés et à de sages conseils. Frédéric, peu bienveillant, comme on le sait, pour les femmes, s'étend cependant en éloges sur le caractère des dames polonaises. Quant à sa puissante voisine, l'impératrice de toutes les Russies, il ne lui ménage pas les épigrammes, mais, sur un point capital, se montre plus indulgent envers elle que le monde et l'histoire. C'est en termes positifs qu'il la décharge de toute responsabilité dans la mort de Pierre III. Devant un témoignage de pareille importance, M. de Ségur se sent soulagé du doute pénible qui flottait dans son esprit. Près de se trouver en face de cette

autre grande renommée, il craignait de voir, derrière son éclat, se projeter l'ombre ténébreuse du crime. Frédéric congédie enfin le voyageur, en le priant familièrement, comme eût pu le faire un particulier, de se charger de papiers à remettre de sa part au ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg.

De même que le roi, les princes ses frères font au diplomate français le plus flatteur accueil. Le prince Henri surtout se distingue par l'affabilité du sien. L'impression que lui avait laissée son récent voyage à Paris, était faite d'ailleurs pour le disposer favorablement à l'égard de la France et des Français. Il se plaît à en énumérer les détails à M. de Ségur. Partout il n'y avait rencontré que courtoisie, procédés délicats, honneurs rendus à son caractère plus encore qu'à son rang. Ce n'était pas à sa bonne mine qu'il devait les sympathies de ce monde parisien si raffiné; sous ce rapport, la nature l'avait encore moins bien partagé que son aîné, mais sous beaucoup d'autres, il se trouvait avec lui presque de niveau.

« La petitesse de sa taille, l'irrégularité de ses yeux, les désagréments de sa figure qui choquaient au premier abord, s'oubliaient vite en causant avec lui; l'esprit ennoblissait le corps, et bientôt on ne voyait plus que le grand homme et l'homme aimable. »

Admis dans l'intimité du prince Henri de Prusse, M. de Ségur y trouve un grand charme. Deux fois pourtant il se voit exposé à un terrible embarras. Moins discret que son frère sur la politique, le prince porte l'entretien sur l'état de l'Europe et les questions du moment. Le partage de la Pologne en est une. Le prince raconte comment il en a le premier conçu l'idée. C'est lui qui l'a suggérée et fait adopter au roi; c'est lui qui en a proposé et négocié l'exécution aux



cours de Saint-Petersbourg et de Vienne. Et il s'en vante, et il en tire vanité. M. de Ségur, honnête homme avant tout, ne peut prendre sur lui de dissimuler ici en diplomate et en courtisan. Au lieu de l'admiration à laquelle s'attendait le prince devant tant d'habileté, il exprime avec franchise sa désapprobation. Le prince s'étonne, et prend même un peu d'humeur; mais il ne garde pas longtemps rancune à son hôte, dont il met peu de jours après la sincérité à une épreuve plus redoutable encore.

Vaillant général, politique consommé, Henri de Prusse, célèbre en Europe à ce double titre, ne se contente pas de la gloire qu'il en retire. Amateur des sciences et des lettres, il avait, de même que son frère, la manie de joindre à cette qualité celle d'auteur. Comme lui encore, vers ou prose, il écrivait en français. M. de Ségur est un lettré, un homme de goût; il est digne de connaître ces œuvres rares. Le prince l'invite à venir chez lui, dans un intime tête-à-tête, en écouter la lecture. Il s'agit d'un opéra et d'une comédie. Hélas! quel guet-apens littéraire, et comment en sortir?

« Ses plans étaient mal conçus, son style » incorrect et lourd... Nul intérêt. Je me gardai » bien de lui laisser voir l'ennui profond que » j'avais éprouvé. Au lieu de louanges, je m'éten- » dis en vifs et prolongés remerciements de l'ex- » trême bonté du prince, qui l'avait porté à me » faire ainsi jouir du fruit de ses loisirs. — Il » m'écoutait avec l'air d'un homme qui attend » encore autre chose, et mon trouble allait crois- » sant; heureusement une visite vint mettre fin » à mon embarras. »

Bien avisé le visiteur qui tire ainsi de peine l'auditeur en détresse du prince Henri! Avoir en face de soi un amour-propre d'auteur à heurter n'est jamais une position commode; mais que dire et que faire, quand pour comble de disgrâce, cet auteur est de sang royal?

M. de Ségur quitte Berlin et passe en Pologne. Quel changement! Au lieu de la civilisation restée derrière lui, devant lui se présente une contrée presque sauvage. Il dépeint en traits saisissants ce noble mais triste pays, avec toutes ses antithèses: territoires incultes et inhabités; grands et magnifiques châteaux entourés de déserts; sales villages formés de huttes barbares; villes riches et peuplées de distance en distance; fière et libre aristocratie, grands seigneurs brillants et chevaleresques, grandes dames unissant en elles l'héroïsme et la grâce; peuple abruti par la servitude, la misère et l'ivrognerie: tel est le tableau de la Pologne, douze ans après le premier partage auquel l'avaient amenée l'avidité ambition de ses voisins et ses propres fautes. Varsovie, vaste assemblage de palais et de baraquas, éveille dans l'esprit du voyageur des impressions analogues; mais là, celles qui résultent de la civilisation dominent. Le comte de Ségur se complait à dépeindre,

dans toute leur séduction, les qualités de la haute société polonaise. En tête de ceux qui en font l'ornement, est le roi.

Ancien favori de Catherine II, installé par elle sur le trône de Pologne, Stanislas Auguste conservait encore dans sa personne et ses manières la grâce qui, jadis, avait rendu le comte Poniatowski si remarquable.

« Plaire était le but constant, le mérite principal et le grand art de ce prince », dit M. de Ségur.

Des fonctions de la royauté, c'étaient à peu près les seules qu'il eût à remplir; la Russie lui épargnait la peine d'en exercer d'autres.

« Lorsque j'arrivai à Varsovie, le roi ne regardait plus que sur un pays démembré et sur » une nation humiliée, où plutôt, c'était Catherine qui régnait; son ambassadeur, le comte » de Stakelberg, dédaignait de couvrir d'un » voile sa toute puissance. »

C'est avec l'affectueuse cordialité d'un ami, et non avec la majesté d'un roi, que le successeur des Jagellons reçoit M. de Ségur. Ils n'en sont pas du reste à leur première rencontre; les relations entre eux, comme le prince l'observe en souriant, datent de plus loin... Étonné et presque interdit, M. de Ségur demande le mot de cette énigme. Il apprend que le jour même de sa naissance, le comte Poniatowski, alors à Paris et en visite chez ses parents, l'a salué à son entrée dans la vie. Lui aussi, en effet, connaît la France et n'a point oublié les jours qu'il y a passés au temps de sa jeunesse. L'auteur donne ici du dernier roi de Pologne une biographie assez étendue. Elle contient plus d'un détail intéressant, auquel on s'arrête volontiers; mais il faut savoir se borner.

Non moins que Stanislas-Auguste, le comte de Stakelberg se montre prévenant et cordial envers l'envoyé de France en Russie. Avec une liberté de langage et une plénitude d'abandon qui n'ont rien de diplomatique, il prend à tâche de lui décrire le terrain sur lequel il va marcher, et, dans l'intimité qui préside immédiatement à leurs entretiens, dépeint en termes piquants, la cour de Saint-Petersbourg, le caractère de ses principaux personnages, celui même de l'impératrice. Les indications qu'en retire le jeune ambassadeur lui seront éminemment utiles; mais il s'étonne qu'elles lui viennent d'un ministre de Russie. Peut-être M. de Talleyrand, à sa place, eût demandé quel intérêt avait M. de Stakelberg à se montrer si communicatif, de même qu'il demandait quel intérêt avait M. de Sémonville à être malade, mais il se fût trompé. Qui le croirait? Ni intérêt, ni calcul: il y avait sentiment. Jadis, en Espagne, au début de sa carrière, M. de Stakelberg avait trouvé appui, lumière et conseils aussi bienveillants que désintéressés pour y guider ses premiers pas, dans le comte d'Ossun, ambassadeur de France à la



même cour. Plein de gratitude envers lui, il s'était promis que, si l'occasion se présentait plus tard de rendre un service pareil à quelque jeune diplomate compatriote du comte d'Ossuna, il ne manquerait pas de la saisir. L'occasion se présentait aujourd'hui, et, comme lui-même l'explique à M. de Ségur, il acquittait une dette de reconnaissance.

C'est avec un vif regret que le comte de Ségur abrège son séjour à Varsovie. On veut le retenir. L'hiver, — un terrible hiver du nord, — sévit dans toute sa rigueur. Il risque, lui dit-on, d'être bloqué en route par la neige. Qu'il attende que cette neige entassée et durcie permette d'organiser le trainage; alors son voyage sera aussi facile que rapide. — Non, il veut, sans plus tarder, aller où son devoir l'appelle. — Il part. Mal lui en prend.

« Ma première journée se passa sans accident; » la seconde fut difficile; la troisième, on ne voyait plus la route, la terre était couverte de quatre pieds de neige. »

Les difficultés se compliquent; avancer davantage devient impossible. On s'arrête à Bialystock, pauvre bourgade polonaise: c'est tout dire.

« Je m'établis de mon mieux dans une mauvaise auberge, où, suivant l'usage polonais, il ne manquait aux voyageurs que ce qui leur est le plus nécessaire pour la nourriture et le sommeil. »

Heureusement son installation est de courte durée dans ce bouge affreux. Un officier polonais se présente. Attaché au service de la Comtesse de Cracovie, sœur de Stanislas-Auguste, il vient sur l'ordre envoyé par elle à l'avance, dans la prévision de ce qui arrive, engager le voyageur à chercher un meilleur abri dans son château, voisin de Bialystock. C'est avec joie qu'il échange le misérable logis qu'il occupe contre l'hospitalité que lui offre l'aimable comtesse. Il se transporte avec sa suite dans la vaste et somptueuse demeure mise à son entière disposition, et où le soin le plus délicat a préparé tout ce qui peut contribuer à son bien-être, et même à ses plaisirs. — « Jamais », — dit-il, — « Chevalier errant » ne trouva dans ses aventures, plus noble gîte » et accueil plus courtois. Il n'y manquait que la dame du lieu. »

En son absence M. de Ségur agit en tout comme maître et seigneur. Il exerce même à son tour, — et toujours selon les intentions de la généreuse châtelaine, — les devoirs de cette royale hospitalité dont elle lui donne l'exemple, envers d'autres voyageurs que la neige arrête comme lui à Bialystock.

« Je les invitai à venir au château, dont je leur fis de mon mieux les honneurs. »

« ..... Pendant une semaine, je vécus en magnifique palatin, tenant bonne table, avec une société aimable et polie, employant alternativement mes soirées à causer, à jouer, à faire de la musique, à danser. »

Le temps s'écoule ainsi sans ennui. Cependant le vent du nord souffle, la neige se durcit, le trainage est désormais possible. Chacun en profite pour reprendre sa route. M. de Ségur vole comme l'hirondelle sur celle de St-Petersbourg. Bientôt il est à Riga; la frontière est franchie. Enfin le 10 Mars 1785, trois mois après avoir quitté Paris, il met pied à terre dans la capitale de la Russie.

Tout ce qu'il a vu sur sa route n'a pas amorti la vivacité de ses impressions; celle que produit sur lui la ville de Pierre le Grand en est la preuve. Sans entrer dans le détail d'une description minutieuse, il nous fait part du sentiment d'admiration dont il est frappé devant son aspect grandiose. Mais ce n'est pas pour admirer qu'il vient à St-Petersbourg; il s'occupe de la mission qui l'y amène. Cette mission n'avait rien de facile; il s'agissait surtout de négocier un traité de commerce avec la Russie, et il se trouvait en face d'esprits mal préparés à s'y prêter. Les yeux de Catherine et de son ambitieux ministre Potemkin étaient toujours tournés vers Constantinople; la protection que la France étendait sur la Turquie constituait un obstacle à leurs vues. La France était donc en disgrâce auprès d'eux; toute la faveur se portait sur ses jalouses rivales, l'Angleterre et l'Autriche. Dieu sait si la première surtout, qui par son commerce exerçait alors une influence prépondérante à St-Petersbourg, s'emploie avec zèle à la desservir et à entraver les négociations de son envoyé!

A peine arrivé, M. de Ségur adresse sa demande d'audience à l'impératrice. La réponse se fait attendre. Dans l'intervalle, il étudie la situation, et aux indications qu'il a déjà reçues de Frédéric II et du comte de Stackelberg, ajoute ses propres observations et les renseignements qu'il peut puiser autour de lui.

Avant de suivre plus loin son récit, il s'interrompt et jette un coup d'œil rétrospectif sur toute l'histoire de Russie jusqu'à la révolution qui a élevé sur le trône Catherine II. Il termine ce résumé par un portrait détaillé de la fameuse czarine. Nous allons y faire quelques emprunts, que nous tâcherons d'abrégier autant que le permet l'intérêt qu'il présente. L'auteur reviendra bien des fois sur ce même sujet, et dans ses souvenirs, cette figure si célèbre occupera désormais presque toute la place.

« Le génie de Catherine était vaste, son esprit fin... elle était naturelle dans sa vie privée, dissimulée dans la politique... jamais elle n'abandonnait ni un ami, ni un projet... »

« La majesté de son front et le port de sa tête, ainsi que la fierté de son regard et la dignité de son maintien paraissaient grandir sa taille naturellement peu élevée. Elle avait le nez aquilin, la bouche gracieuse, des yeux bleus et des sourcils noirs, un regard très doux quand elle le voulait, et un sourire attrayant. Pou



» déguiser l'embonpoint que l'âge qui efface  
 » toutes les grâces avait amené, elle portait une  
 » robe ample avec de larges manches, habille-  
 » ment presque semblable à l'ancien habit mos-  
 » covite. La blancheur et l'éclat de son teint  
 » furent les attraits qu'elle conserva le plus  
 » longtemps. »

Les ruines d'une maison  
 Se peuvent réparer; que n'est cet avantage  
 Pour les ruines du visage!

Hélas! ceci dépassait le pouvoir de la superbe autocratrice; mais des qualités moins fugitives que la beauté rehaussaient en elle la splendeur du rang suprême. Sobre, matinale, laborieuse; telle la dépeint M. de Ségur. Jamais elle ne soupa, jamais elle ne buvait de vin; la liqueur vermeille qui remplissait son verre, dit-il, n'était que de l'eau de groseille.

« Elle se levait à six heures du matin, et fai-  
 » sait elle-même son feu. Elle travaillait d'a-  
 » bord avec son lieutenant de police, et ensuite  
 » avec ses ministres... »

« Jamais personne ne sut avec une aussi in-  
 » concevable facilité passer des plaisirs aux af-  
 » faires. Dictant elle-même à ses ministres les  
 » dépêches les plus importantes, ils ne furent  
 » réellement que ses secrétaires, et son conseil  
 » n'était éclairé et dirigé que par elle. »

M. de Ségur passe en revue avec admiration tout ce que la Russie doit à Catherine II; conquêtes et agrandissements de territoires; réformes et progrès de la civilisation à l'intérieur.

« Catherine, avant de terminer son règne,  
 » changea en villes plus de trois cents bourgs,  
 » et compléta l'organisation administrative et  
 » judiciaire de plus de trois cents provinces. Sa  
 » cour fut le rendez-vous de tous les princes et  
 » de tous les personnages célèbres de son siècle. »

Le tableau est magnifique; mais pour l'admirer sans restriction, il faut oublier bien des choses.

Nous connaissons la grande actrice qui va entrer en scène; l'heure de la représentation est venue. M. de Ségur a obtenu son audience; il se rend au palais. En attendant d'être introduit dans le cabinet impérial, il cause avec M. de Cobentzel, le ministre d'Autriche, qui est venu le trouver. L'entretien est des plus intéressants; mais la porte de l'impératrice s'ouvre, on vient chercher l'ambassadeur. Chemin faisant, il veut repasser le discours qu'il a préparé, il le cherche, — et ne le retrouve plus. Il s'efforce d'en recoudre les phrases; les phrases lui échappent. Que faire? Il est en présence de l'impératrice de toutes les Russies.

Ici, ce n'est point comme à Potsdam. Frédéric peut n'avoir qu'un factionnaire à sa porte; il peut se montrer aux ambassadeurs, comme au public, en grosses bottes ou en habit râpé; c'est toujours Frédéric le Grand. Mais à Saint-

Petersbourg, il faut plus de décors. Le peuple à demi asiatique de la Russie ne comprendrait rien à la simplicité de l'appareil dans ses souverains.

« Elle était richement parée et debout, la  
 » main appuyée sur une colonne. Son air majes-  
 » tueux, la dignité de son maintien, la fierté de  
 » son regard, sa pose un peu théâtrale, en me  
 » frappant de surprise achevèrent de troubler  
 » ma mémoire. »

La situation est critique. Rester court comme un écolier qui a mal appris sa leçon, quel rôle pour un envoyé extraordinaire du roi de France!

« Je pris soudainement le parti d'improviser  
 » un discours dans lequel il n'y avait peut-être  
 » pas deux mots de celui qui avait été commu-  
 » qué à l'impératrice, et pour lequel elle avait  
 » préparé sa réponse. Une légère surprise se pei-  
 » gnit sur ses traits, ce qui ne l'empêcha pas de  
 » me répondre sur-le-champ avec autant d'affa-  
 » bilité que de grâce. »

Tout est bien qui finit bien; mais l'ambassadeur l'a échappé belle. Peu s'en est fallu que ce début à la cour de Catherine ne fût pour lui une chute irrémédiable. Heureusement tous les deux sont gens d'esprit; ils viennent de le montrer. Leurs relations ne seront plus désormais si solennelles. Elles deviendront de plus en plus amicales, et les affaires de France auront tout à y gagner.

Le même jour, l'ambassadeur est présenté au Grand-Duc Paul, à la Grande-Duchesse, et même à leur fils Alexandre, alors âgé de sept ans!... Par leurs manières affables, le czarévitch et sa compagne conquièrent tout d'abord les sympathies du visiteur. « Lorsqu'ils m'admirent plus  
 » particulièrement dans leur société, » ajoute-t-il,  
 » je fus à portée de connaître toutes les qualités  
 » rares qui, à cette époque, leur méritaient l'affec-  
 » tion générale. »

Déjà pourtant le malheureux Paul laissait entrevoir ce caractère soupçonneux et bizarre qui devait le conduire à sa perte. Possédé d'un mystérieux pressentiment, sans cesse il voyait passer et repasser devant sa pensée le fantôme de ses prédécesseurs précipités du trône, et périssant d'une mort tragique. Après tout, au fils de Pierre III, la chose était permise. Il vivait écarté de la cour, et dans un état de défiance permanent à l'égard de sa mère. Durant les cinq années de son séjour en Russie, notre auteur de Mémoires n'en parle presque pas.

Libéré des audiences princières, le comte de Ségur reporte autour de lui un regard d'observateur curieux. Il décrit les beautés de Saint-Petersbourg, il étudie le pays et ses habitants. Pays étranges où l'Asie et l'Europe se heurtent, où la civilisation la plus raffinée vit côte à côte avec la barbarie, le XVIII<sup>e</sup> siècle avec le X<sup>e</sup>. — Ici les fêtes brillantes, les formes polies, les modes élégantes rappellent Paris; là circulent dans les rues les gens du peuple vêtus de peaux de mou-



tons, avec leurs bonnets fourrés, leurs longues barbes, leurs gants de peau sans doigts, une hache suspendue à leur ceinture de cuir. Dans les campagnes règne la servitude; partout le despotisme. Catherine fait de ce pouvoir sans limites un usage éclairé; n'importe, il entraîne après lui des inconvénients auxquels rien ne peut obvier. L'obéissance passive, mise à la place du bon sens et de la conscience individuelle, figure au premier rang. M. de Ségur en cite plusieurs exemples, entre autres une anecdote qui lui avait été certifiée authentique par des personnes dignes de foi. Il a pourtant quelque peine à y croire, mais elle est trop agréablement racontée pour ne pas en citer textuellement quelque chose.

Parmi les étrangers de marque établis à Saint-Petersbourg, on distinguait le riche Suderland, banquier en titre de la cour. Sa faveur auprès de l'impératrice était grande. Un matin cependant, des gardes entourent son hôtel; le maître de police, Reliew, entre chez lui et, d'un air consterné, s'annonce comme étant porteur à son égard d'un ordre si terrible, qu'il hésite à le lui faire connaître. Quel est cet ordre? Comment l'a-t-il mérité? Telles sont les questions du banquier tout épouvanté.

« Aurais-je perdu la confiance de l'impératrice? » — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir; une place peut être rendue. — Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays? — Ce serait une contrariété, mais avec vos richesses, on est bien partout. — Ah mon Dieu! est-il question de m'envoyer en Sibérie? — Hélas! on en revient. — Bonté divine! voudrait-on me *Knout*? — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas. — Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril? l'impératrice si bonne, si clément, qui me parlait encore si doucement il y a deux jours, elle voudrait... Mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez! — Eh bien! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailer. »

Empailer! La stupéfaction dépasse ici toute idée. Est-ce l'impératrice qui a perdu la raison? est-ce l'officier de police? Devant cet ordre monstrueux n'a-t-il fait aucune représentation? — Hélas! il a porté l'audace jusqu'à en essayer quelques-unes, et n'a eu pour toute réponse que ces paroles irritées:

« Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmures des commissions dont je daigne vous charger. »

Enfin, il faut exécuter l'ordre impérial. L'officier de police donne au condamné un quart d'heure pour régler ses affaires. Dans son désespoir, Suderland tente un dernier effort. Il écrit quelques mots de supplication à Catherine pour

implorer sa pitié, et conjure Reliew de les lui porter. Reliew, vaincu par ses prières, y consent; mais il n'ose retourner chez l'impératrice, et c'est au comte de Bruce, gouverneur de Saint-Petersbourg, qu'il va les remettre. Le comte court chez l'impératrice.

« Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie: — Juste ciel! Quelle horreur! En vérité, Reliew a perdu la tête! Comte, partez, courez; ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté. »

Le comte de Bruce se hâte d'obéir, puis vient retrouver l'impératrice. Dans l'intervalle, elle a découvert le mot de l'énigme, et rit aux éclats. Un petit chien qu'elle aimait beaucoup et qui avait nom *Suderland*, est mort; c'est lui qu'il s'agit de faire empailer. Elle a cru que le maître de la police regardait comme au-dessous de lui pareille mission, et cette supposition a valu au naïf Reliew les dures paroles qu'on a vues.

Ce fait, évidemment inventé, ou tout au moins largement brodé sur un canevas primitif, par un esprit moqueur, nous montre jusqu'où peuvent conduire les excès de la servilité. La morale de l'apologue en ressort d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de s'y arrêter.

A ne voir que la surface brillante de cette société, dont la constitution permettait de considérer comme possibles de telles aventures, on n'en eût pas soupçonné les abus. De même qu'à Berlin, de même qu'à Varsovie, M. de Ségur noue dans le grand monde à Saint-Petersbourg des relations sympathiques et charmantes. Parmi ses collègues du corps diplomatique, il en est deux, pourvus d'esprit l'un et l'autre, mais d'un esprit très différent, avec lesquels il contracte la plus étroite amitié. C'est le comte de Cobentzel, ministre d'Autriche, plein d'entrain et de vivacité, et M. Fitz-Herbert, ministre de la Grande-Bretagne, mélancolique et un peu étrange, comme l'exigeait sa qualité d'Anglais. Rivaux sur le terrain politique, ils s'y trouvaient en guerre; guerre très vive, surtout entre M. Fitz-Herbert et M. de Ségur. Hors de là ils vivaient tous trois dans l'union la plus douce et la plus fraternelle.

Cependant, si, dans les rapports sociaux, l'homme ne rencontrait que bienveillance et succès, il n'en était pas de même du négociateur. Dès l'abord, l'envoyé de France avait eu à lutter contre le mauvais vouloir des ministres de l'impératrice. Le plus hostile était précisément le plus puissant. Jusqu'à présent, il a été peu parlé du prince Potemkin; M. de Ségur va maintenant nous placer en sa présence et nous faire aussi son portrait, ou plutôt l'entamer, car il y ajoutera par la suite plus d'un détail. Le premier coup de pinceau nous donne une idée du bizarre assemblage de qualités et de défauts qui formait ce caractère complexe.



« Toute sa personne offrait l'ensemble le plus original par un inconcevable mélange de grandeur et de petitesse, de paresse et d'activité... »  
 « La fortune le fatiguait en l'entraînant; elle contrariait sa paresse, et pourtant elle n'allait jamais aussi vite que ses vagues et impatients désirs le demandaient. On pouvait rendre un tel homme riche et puissant, mais il était impossible d'en faire un homme heureux. »

Quel nouvel argument, — avec tant d'autres fournis par l'histoire et la philosophie, — en faveur de la médiocrité de la fortune et des désirs !

« Son cœur était bon; son esprit, caustique; à la fois avare et magnifique, il prodiguait des bienfaits, et payait rarement ses dettes... Ennuyé de ce qu'il possédait, envieux de ce qu'il

ne pouvait obtenir, désirant tout, et dégoûté de tout. C'était un vrai favori de la fortune, mobile, inconstant et capricieux comme elle. »

Sans être un inimitable coloriste comme Saint-Simon, le comte de Ségur est un habile peintre de portraits. Les personnages qu'il représente sont saisis dans toutes leurs attitudes, dans tous les traits de leur physionomie. On les voit, et, après les avoir vus, on ne les oublie pas.

C'est ici l'esquisse d'un caractère; voyons maintenant quelque chose des dehors du célèbre personnage qui occupe tant de place dans l'histoire de Russie, et une si haute position sous le règne de Catherine II.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

JEANNE JUGAN

ET LES

Petites Sœurs des Pauvres.

PAR L'AUTEUR D'*Irma la Fer.*

Nous passons tous les jours à côté de ces Petites Sœurs dont Jeanne Jugan fut une des fondatrices; nous les voyons descendre de leur cariole, traînée par un âne et conduite par un vieux; nous passons à côté de ces figures modestes, encadrées par un petit bonnet et cachées à demi sous un grand mantelet noir, nous les regardons avec intérêt, mais sans réfléchir peut-être que nous contemplons là un miracle permanent, une des grandes manifestations de la Providence divine au milieu de notre siècle oublieux et dédaigneux.

Il y a quarante-trois ans, trois pauvres ouvrières, sans ressources, ont obéi à l'élan de leur cœur et ont reçu dans leur mansarde une vieille femme aveugle, puis une autre pauvre créature estropiée. Deux de ces jeunes filles, des enfants presque, soignent leurs vieilles femmes et travaillent pour elles. La troisième quête dans la ville de Saint-Servan et rapporte au logis hospitalier des croutes, des restes, de vieux vêtements, tout ce dont on ne veut plus, débris rebutés qui forment le trésor de cette petite famille. On sait ce que devint cette humble plante: un arbre immense qui étend ses rameaux dans les

deux mondes et qui abrite tout un peuple d'indigents et d'hospitalières. Jeanne Jugan, la bonne et humble fille, est une des figures originales de cette création extraordinaire: elle a vécu jusqu'à quatre-vingt-six ans, et, aussi longtemps que ses forces l'ont permis, elle a quêté, quêté avec une humilité, une douceur, un sentiment reconnaissants devant lesquels nul ne résistait. Elle obtint un prix de vertu de l'Académie, et elle disait naïvement à ses amies:

« J'ai le prix de vertu: quel bonheur! cela fait 3000 francs pour nos vieillards! »

Dès les premiers temps, l'Église, à laquelle aucune misère n'est restée étrangère, a secouru les vieillards: saint Laurent les regardait comme des bijoux précieux et les présentait, à ce titre, au juge païen; toutes nos grandes villes renferment des hospices fondés par les princes et les seigneurs d'autrefois, mais l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres est quelque chose d'unique et d'admirable: des pauvres secourent les pauvres, des jeunes vierges deviennent les mères des vieillards, l'aumône nourrit et soutient des milliers de créatures infortunées, et cette aumône est noble, et la vie de ces pauvres vieillards a une dignité et une douceur inexprimables: ce miracle dure depuis un demi-siècle et ne paraît pas près de finir.

La façon dont les Petites Sœurs traitent leurs hôtes est bien touchante:

« Que de fois, dit l'auteur, j'ai été édiflée en



» considérant leurs charmants rapports avec  
 » leurs pauvres vieux ! Comme elles les aiment !  
 » Quel affectueux respect elles leur portent ! De  
 » quelles attentions délicates elles les environ-  
 » nent ! Ce sont de douces caresses comme celles  
 » de petites-filles à grand-maman ou à grand-  
 » papa. Le cœur de ces vieilles gens ne peut ré-  
 » sister à ces séductions. Plusieurs ont traversé  
 » la vie, deshérités d'égards et d'affections : ils  
 » croient trouver en elles les filles aimantes et  
 » respectueuses qu'ils avaient rêvées pour égayer  
 » les jours fâcheux de leur longue vie. D'autres  
 » fois, les rôles sont intervertis : les Petites  
 » Sœurs deviennent les mères, les vieillards sont  
 » leurs petits enfants ; d'un mot, d'un geste, la  
 » jeune religieuse se fait obéir, comme si l'au-  
 » réole de cheveux blancs avait passé de la tête  
 » de vieillard sur son jeune front. »

L'histoire de la bonne Jeanne Jugan comprend aussi celle de son institut, et dans les règles et les habitudes de la *Petite Famille*, il est deux choses que nous aimons particulièrement : l'une, c'est le silence filial que les Petites Sœurs gardent sur les défauts et les fautes de leurs pensionnaires, le manteau de Japhet est toujours sous leur main ; l'autre, c'est le même silence gardé sur l'origine des religieuses : elles ne se connaissent entre elles que par leur nom de religion, et les deux filles du marquis de R... sont cachées sous ce nom sacré comme la pauvre ouvrière ou la pauvre paysanne avec laquelle elles vont à la lessive ou à la quête. Ces deux règles me paraissent tout à fait évangéliques.

L'auteur de *Jeanne Jugan* a eu une idée plus singulière qu'agréable en composant son volume d'une série de lettres échangées entre un frère et une sœur. Celles du frère renferment une foule de choses étrangères au sujet : la franc-maçonnerie, la société de Saint-Vincent-de-Paul, les aventures de certains pauvres, et, s'il faut le dire, ces lettres ne sont pas des chefs-d'œuvre ; si on les saute pour arriver à celles de la sœur, qui parle de Jeanne Jugan et de ses compagnes, on aura une très douce et très édifiante lecture, que nous recommandons à toutes nos abonnées (1).

M. B.

### FARAUDE

PAR MADEMOISELLE Z. FLEURIOT

Nous regardons ce livre comme une bonne action, et le propager autour de soi, dans les classes inférieures, sera un véritable acte de charité. Mademoiselle Fleuriot a écrit avec la verve qu'on lui connaît, l'histoire d'une servante, d'une honnête servante ; *Faraude*, ainsi nommée parce qu'elle porte bien son joli costume breton, est un type d'honneur et de probité, elle a seulement la tête un peu près de sa coiffe bre-

tonne, et elle quitte d'excellents maîtres qui l'estiment, mais qui n'approuvent pas toutes ses idées. Ils la blâment de vouloir bon gré mal gré, contre vent et marée, élever pour l'Église un petit frère qui, évidemment, n'est pas appelé à faire parti de la tribu de Lévi ; elle quitte ses maîtres bretons, elle va à Paris, et elle a le loisir de comparer la vie de Paris et celle de Bretagne : le triste sort que la grande ville fait aux serviteurs, la sombre cuisine, l'étroite mansarde, les fatigues, les veilles et aussi les tentations et les dangereux plaisirs ; *Faraude* souffre, et, tout en souffrant, elle sert ses maîtres parisiens, le colonel, la *crème des troupiers*, et son élégante femme, avec toute la probité possible et elle leur dit même leurs vérités, avec une verdure toute bretonne. Elle quitte ce service, elle en trouve d'autres, elle endure de grandes misères, elle apprend que son frère Mathurin est indigne de ses bontés, et, brebis détournée du bercail, elle finit enfin par retourner chez ses premiers maîtres, les marchands de Saint-Cornely. Tout finit bien.

Ce livre utile et bon, qui enseigne la piété et l'honneur, renferme des pages charmantes ; nous citerons le ménage, l'intérieur du marchand de draps. C'est un petit Terburg.

Une femme de talent, madame Carraud, a écrit *Une servante d'autrefois* (1), charmant tableau de mœurs anciennes ; *Faraude* est un tableau de mœurs modernes, qui, en même temps qu'un enseignement, offre une fidèle reproduction d'un petit coin de notre époque. M. B.

### MONSIEUR DE SÉGUR

SOUVENIRS & RÉCITS D'UN FRÈRE  
 PAR LE MARQUIS DE SÉGUR

Nous avons parlé à nos lectrices de ce touchant et bel ouvrage, arrivé aujourd'hui à sa septième édition. La maison Bray et Rétax a réuni les *Souvenirs* et les *Lettres* en deux magnifiques volumes in-8°, imprimés en caractères elzéviens sur papier teinté, ornés d'un portrait de Mgr de Ségur, d'une ressemblance frappante, et d'une photographie d'après un dessin fait par Mgr de Ségur lui-même.

On sait ce que vaut ce livre, si captivant et si plein de cœur, d'esprit et de foi. Sous la forme nouvelle qu'il a revêtue, il sera un bel ornement de bibliothèque, il figurera dans un oratoire, il sera un souvenir précieux de première communion, et à tous ces titres nous le recommandons à nos lectrices. Cette vie est un grand et doux exemple, et ses enseignements une puissante consolation (2). M. B.

(1) Voir le *Journal des Demoiselles*, année 1867, page 102.

(2) Les deux volumes brochés, 13 fr. — Chez Bray et Rétax, Paris, 82, rue Bonaparte.

(1) Librairie Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

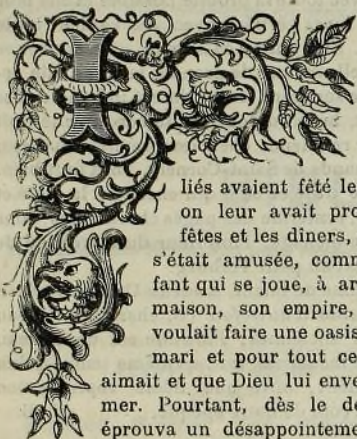


## RIVALITÉ

(SUITE)

VII

LA VIE A NANCY



LS étaient  
revenus ;  
leurs pa-  
rents,  
ainsi que  
leurs al-

liés avaient fêté leur retour, on leur avait prodigué les fêtes et les diners, puis, Alix s'était amusée, comme un enfant qui se joue, à arranger sa maison, son empire, dont elle voulait faire une oasis pour son mari et pour tout ceux qu'elle aimait et que Dieu lui enverrait à aimer. Pourtant, dès le début, elle éprouva un désappointement sensi-

ble; elle avait espéré qu'Adrien ne la quitterait guère, qu'ils règleraient toujours ensemble jusqu'au moindre détail du logis où devait se passer leur vie; elle voulait consulter ses goûts pour les suivre, mais il s'excusa dès le premier jour; les archives le réclamaient, il ne voulait pas se dispenser de ce service public, et surtout, il voulait continuer ses études sur les finances des ducs de Lorraine, études trop négligées depuis quelques mois. La petite Alix dut se soumettre, et décider seule, ou avec sa mère, des importantes bagatelles du mobilier. Il lui laissait toute liberté, trop de liberté! elle aurait préféré le doux servage de l'intimité; elle n'osait pas dépenser, excepté pour ce qui regardait le bien-être d'Adrien, et si la chambre à coucher et le petit salon de la jeune femme gardèrent une extrême simplicité, le cabinet du maître de céans fut orné de tout ce que la tendresse conjugale put inventer. La bibliothèque, choisie et très nombreuse, fut installée à part; un meuble magnifique reçut dans ses flancs sculptés les manuscrits, les gravures et les médailles; elle groupa dans un ordre charmant les antiquités que son mari avait rassemblées, de beaux tableaux ornèrent les murs, et elle fut récompensée, le jour où, amenant enfin l'idole dans le temple, l'idole daigna dire, avec un sourire :

« C'est très bien, chère enfant, à merveille! »

A ce grand labeur succéda pour Alix une période de calme un peu vide, et ce vide amena avec lui l'ennui et la tristesse. Le voyage était fini, les visites de nocces et les réceptions finies; la vie régulière commençait, et la jeune femme pensait qu'elle eût été bien douce si Adrien l'avait partagée; mais les archives et les finances des bons ducs le tenaient, il ne revenait guère que pour les repas ou pour quelques visites indispensables.

« Nous sommes riches pourtant, et il n'a pas de moments de loisir! » se disait-elle.

Dans ces heures d'ennui et de solitude, elle eut le temps de songer, et, peu à peu, une pensée cruelle, une de ces pensées qui font événement dans la vie, s'insinua dans son cœur. Adrien l'aimait-il? L'aimait-il comme elle l'aimait? était-elle tout pour lui comme il était tout pour elle? elle se répétait ces questions, elle étudiait son mari, elle repassait dans sa mémoire ce qu'il lui avait dit, la manière dont il avait reçu les marques de sa confiante tendresse, et elle arrivait toujours à la même réponse : Adrien l'aimait sans doute, mais il n'y avait point parité d'amour entre eux; l'expansion vive et naturelle, le besoin de verser une âme dans une âme, la confiance et les confidences, il ne les lui témoignait jamais, et la pauvre enfant, se rappelant ses souvenirs de couvent et le parloir séparé en deux par une grille, se disait :

« Il est au dedans de la clôture et moi, je reste au dehors, je ne sais pas ce qui s'y passe... que pense-t-il? que veut-il? que lui manque-t-il? oh! si je le savais! »

Un jour elle osa dire son chagrin à sa mère, et ses larmes affirmèrent combien ce chagrin était amer :

« Ma petite chérie, lui dit sa mère, ne t'alarme donc pas ainsi! Adrien t'aime profondément, mais les hommes ne sont pas expansifs comme nous, il faut les deviner... »

— Pourtant, maman, mon père vous dit tout?

— Maintenant, oui, je l'y ai doucement amené, en ne forçant pas sa confiance et en n'ayant pas de secret pour lui.

— Ah! je n'en ai pas pour Adrien. Et vous croyez que plus tard, nous serons intimes comme vous l'êtes, papa et vous?

— Je n'en doute pas, ma mie. »



Quand elle fut seule, madame Dhainault secoua la tête et se dit :

« L'intimité viendra-t-elle ? ma pauvre fille en a grand besoin pourtant. Je ne croyais pas à Adrien une humeur aussi taciturne ! Sait-on jamais le fond de celui à qui on confie sa fille ?... »

Adrien se rendait compte probablement des déceptions qu'il faisait éprouver à sa jeune femme, à celle qu'il avait épousée par dépit, plus que par amour, et il essayait de compenser par des soins et des attentions ce qui manquait, ce qu'il ne pouvait donner de tendresse et d'affection. Alix accueillait avec reconnaissance les fleurs, les présents dont il la comblait, mais son âme délicate ne s'y trompait pas, et les dons les plus précieux n'étaient pas à ses yeux l'équivalent d'un regard ou d'une parole de vraie affection. Elle reçut avec plus de plaisir des présents qui se rapportaient à un espoir commun entre elle et Adrien, et un petit couvert, un goblet, des livres qui traitaient de la santé des mères et des enfants furent accueillis avec une reconnaissance émue. Dieu lui permettait une nouvelle espérance, qui en abritait d'autres sous ses ailes : un enfant ne réunirait-il pas tout l'amour et toutes les pensées de son père et de sa mère ? il serait l'objet de leurs entretiens ; avec lui, plus de ces silences distraits qui glaçaient le cœur d'Alix, plus de ces réponses évasives qui faisaient monter des larmes à ses yeux : fière de sa maternité, elle oserait s'appuyer sur le bras de son mari, réclamer de lui confiance et amour ; déjà, elle lui parlait avec moins de timidité, son amour refoulé tant de fois, osait se montrer, et Adrien, attendri à la vue de cette figure pâle et touchante, parlait davantage et avec plus de douceur ; peut-être remarquait-il combien un mot affectueux faisait vibrer l'âme qui s'était toute donnée à lui.

Alix témoigna à son mari le désir de faire avec lui quelques visites de nouvelle année ; elle prit le coupé de son père, et ils commencèrent leurs pérégrinations à travers la jolie ville lorraine ; ils avaient vu déjà les parents, les alliés, les amis, ils finirent leur tournée par une visite au président de la Cour ; ils trouvèrent beaucoup de monde dans un brillant salon, dont la présidente faisait les honneurs avec calme et bienveillance. Elle plaça Alix auprès d'elle et la conversation s'engagea à bâtons rompus, car un grand nombre des précédents visiteurs prenaient congé ; il ne demeura que deux dames et M. et madame Rhode. Le président entretenait Adrien, d'une question d'histoire, soulevée récemment par le savant M. de Dumast, on parlait à demi voix, lorsque tout à coup, le valet-de-chambre, annonça : *Madame Faveray*, et Charlotte, en deuil, le voile écarté, entra et salua la présidente.

Adrien s'était tu devant cette apparition : depuis plus d'un an, il n'avait pas revu Charlotte, et l'objet d'une pensée incessante surgissait sou-

dain devant lui à côté de sa femme, d'Alix, élégante et jeune, abritée sous son nom et heureuse de ses espérances maternelles. Il regarda Charlotte : elle lui parut triste et changée, ses habits de veuve étaient plus que modestes, et accomplissant un devoir envers l'ancien chef de son mari, elle avait une attitude contrainte et mélancolique, qui attrista le cœur de celui dont elle était trop aimée.

Il soupira et resta silencieux ; Charlotte répondait à voix basse aux questions amicales que lui adressait sur ses enfants la maîtresse de la maison ; elle avait les yeux baissés et ne regardait ni Adrien ni la jeune et charmante femme. Alix se leva et prit congé ; Adrien salua la présidente, en jetant sur Charlotte un dernier regard.

« Qui est donc cette dame en deuil ? demanda Alix, dès qu'ils furent assis dans la voiture.

— C'est madame Faveray, la veuve d'un juge d'instruction.

— Elle a l'air malheureux.

— A quoi avez-vous vu cela ?

— A sa toilette, et puis à son air timide, elle a rougi en entrant, et puis elle est devenue toute pâle.

— Vous avez des yeux excellents, » dit-il en se rencognant dans le coupé.

Il ne parla plus, et si Alix avait fait des rapports de date, elle aurait remarqué qu'à dater de ce jour, Adrien fut moins aimable pour elle.

Le printemps commençait, les hirondelles cherchaient leurs nids de l'autre année, quand Alix donna une fille à son mari ; elle eut peur d'abord, parce qu'il avait paru désirer un fils, et elle dit à sa mère :

« Pourvu qu'Adrien la reçoive bien ! »

Mais Adrien arriva, l'aspect de cette petite créature, dans ses blancs vêtements, posée sur le lit de sa mère, le toucha vivement, et, les larmes aux yeux, il embrassa Alix, et lui dit :

« Merci, chère enfant !

— Vous ne regrettez pas un garçon, Adrien ?

— Non, non ! nous voulions un enfant, le voilà, nous l'aimons bien ! »

Les yeux d'Alix rayonnaient, des larmes de joie en voilaient l'éclat :

« Et comment l'appellerez-vous, cette chère petite fille ? dit madame Dhainault ; vous n'avez cherché que des noms de garçons.

— Vous êtes marraine, c'est à vous de choisir, répondit Adrien.

— Et bien ! mon nom : Pauline, ou Jeanne, d'après le nom de votre père...

— Maman, dit Alix, permettez-moi de choisir : appelons-la Adrienne-Pauline-Jeanne : je tiens à ce qu'elle porte le nom de son père.

— Soit ! dit madame Dhainault, ce sera une Adrienne. »

Le père embrassa la mère et l'enfant, et Alix s'endormit doucement, dans un sentiment d'ineffable bonheur.



## VIII

## UN MALHEUR

L'enfant, le petit enfant est un pacificateur et un enchanteur; ses faibles mains rapprochent, son berceau, réunit un père et une mère que la vie, cette redoutable épreuve, a refroidis et détachés l'un de l'autre; Alix, que rien n'avait détachée de son mari, le vit avec joie plus assidu auprès d'elle; les travaux historiques, les longues recherches, les heures studieuses furent souvent immolées à la petite Adrienne; un sentiment nouveau l'animait, et il s'étonnait lui-même de l'intérêt passionné que lui inspiraient cette petite figure, ces petits membres, cette petite énigme vivante dont l'avenir révélera le mot, et lorsqu'il vit ce visage enfantin s'éclairer d'un sourire, quand ces petits bras se tendirent la première fois vers Alix tout émue, il éprouva ce qu'il n'avait pas éprouvé encore, l'amour idéal, l'amour désintéressé, enfin, l'amour paternel. Seuls, les enfants inspirent ce dévouement pur et sans retour sur soi-même; les petits enfants dans leur faiblesse accaparent des trésors infinis d'affection; ils n'y répondent guère, et tous, tant que nous sommes, en nous reportant vers les tendresses du berceau, nous nous trouvons ingrats et débiteurs insolubles envers un généreux amour. Adrien ressentit cet empire de l'enfance et de l'innocence, il aima un peu plus Alix qui lui avait donné l'enfant, source nouvelle d'amour, et pourtant, qui eût lu dans son âme, y aurait trouvé des retours impétueux vers Charlotte.

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli,

et l'esprit, en proie à l'idée fixe, y retournait involontairement. Alix ne s'en aperçut pas; elle goûtait pleinement les premières délices de la maternité, elle comprenait que les liens entre elle et son mari s'étaient resserrés, elle attendait de l'avenir une affection plus expansive et une union plus étroite; peut-être avait-elle raison, car l'homme se fatigue de porter des fers, les eût-il forgés lui-même.

Adrienne commençait sa troisième année; elle enchantait ses parents par ses petites grâces et ses caresses; elle venait d'échapper à une maladie grave, toute inquiétude avait cessé, et jamais Alix ne s'était trouvée plus heureuse et plus rassurée: tous ses trésors, parents, mari, enfant, étaient auprès d'elle, il n'y avait qu'un petit nuage au ciel, et encore n'assombrissait-il pas beaucoup son horizon. On était en automne, et Adrien avait le goût de la chasse; M. Dhainault l'avait également, et tous les deux portaient de grand matin, le carnier au dos, le fusil sous le bras, suivis de Stop et de Fergus, escortés d'un garde; ils couraient toute la journée, ils revenaient rompus, harassés, trempés, les guêtres couvertes de boue jusqu'aux genoux, et ni la mère ni la fille

qui les accueillaient, ne leur ménageaient les soins attentifs, mêlés de quelques reproches. Il y avait d'anciennes histoires de chasses funestes aux chasseurs, que madame Dhainault ramenait volontiers: c'était un vieux comte, issu d'un des *Chevaux de Lorraine*, qu'un sanglier avait décousu; c'était leur voisin l'avoué qui, en tirant un lièvre, s'était estropié; c'était le jeune fils du banquier Leval, tué par son compagnon de chasse; c'était un élève de l'école forestière, qui avait tué une innocente petite bergère... et cent autres histoires dont on ne tenait compte, mais qui retentissaient toutes dans l'âme d'Alix, et se reflétaient parfois jusque dans ses songes. Elle bénissait les pleurs de l'enfant qui la réveillaient alors qu'elle se croyait dans une forêt, entre un sanglier furieux et une petite paysanne mourante, et qu'elle croyait entendre les coups de fusil retentissant et la trompe de chasse qui sonnait la mort. Elle se réveillait, voyait sa chambre paisible, Adrien endormi et la petite enfant qui s'agitait dans son berceau. Elle remerciait Dieu; mais aussi longtemps que durait la saison de la chasse, cette inquiétude ne la quittait pas.

Ils étaient partis, à deux, par une matinée d'octobre, si belle et si douce qu'elle faisait penser aux courtes splendeurs du printemps. Le ciel bleu, semé de nuages d'opale, avait ces demi-teintes, si caressantes à l'œil; le soleil se levait et la rosée paraît de rubis et de diamants les humbles brins d'herbe; les bois et les vignobles avaient revêtu leur manteau d'arrière-saison, la pourpre colorait les vignes, l'or teignait les ormes et les peupliers; dans les champs, la glèbe fumait au soleil, de forts chevaux traînaient la charrue et traçaient les sillons sous la conduite des laboureurs attentifs; la saine et forte poésie de la nature resplendissait dans ce tableau matinal; seuls, les chasseurs en troublaient l'harmonie: pourquoi porter le trouble et l'effroi là où tout est repos? pourquoi porter la mort où palpite la vie? pourquoi poursuivre ces innocentes créatures, les oiseaux inoffensifs et doux, le lièvre timide, les perdrix gracieuses? pourquoi l'homme est-il l'ennemi de ce qui vit et respire? Quel étrange plaisir que cette poursuite effrénée et ces savants massacres!

Ni Adrien ni son beau-père n'auraient goûté ces réflexions ni cette tendresse pour le gibier à poil et à plume: bons tireurs, il s'ajoutait chez tous les deux, à l'instinct sauvage de la chasse un vif intérêt d'amour-propre. La journée ne s'annonçait pas heureuse; Stop et son camarade ne faisaient pas lever, même un lapin, et M. Dhainault dit enfin:

« Je crains fort que nous ne revenions bredouille... Les braconniers détruisent tout avec leurs détestables engins. Dites donc, Adrien, les rois d'Angleterre n'édicteraient-ils pas la peine capitale pour ceux qui détruisaient le gibier?

— Si, vraiment, prisons, fers, potence, toutes



les peines ont été promulguées contre le braconnage par les rois normands.

— Ils n'avaient pas tort, reprit sérieusement M. Dhainault. Nos deux femmes se moqueront de nous à notre retour, si nous revenons le carnier vide.

— Alix sera bien contente; elle désire tant que je me dégoûte de la chasse!

— C'est une enfant : est-ce qu'on se dégoûte d'un tel plaisir, qui vous tient en haleine, qui vous mène par monts et par vaux?

— Elle croit que nous courons des périls mortels.

— Allons donc!

— Et quand même! » murmura Adrien dans sa barbe.

Ils marchaient toujours à travers champs. M. Dhainault avait des jambes de cerf, et son gendre, quoique homme d'étude et de cabinet, aurait disputé le prix à un coureur. Le soleil grandissait, une moite chaleur descendait du ciel et buvait la rosée; les chiens haletaient tout en quêtant. Soudain, ils firent lever un lièvre qui détalait avec la célérité que l'épouvante donne à un pauvre animal traqué. M. Dhainault sauta lestement une haie et tira : un second coup de fusil partit... Adrien poussa un cri, tourna sur lui-même et s'affaissa. Il était victime du plus vulgaire des accidents : son arme, accrochée dans la haie, lui avait logé sa charge dans le côté. M. Dhainault s'élança vers lui, le souleva, Adrien murmura : « Alix avait raison... »

Le garde qui les suivait appela du secours; des paysans accoururent et portèrent le blessé dans une ferme où la Sœur d'école, qui soignait aussi les malades, fit un premier pansement. Elle avait l'air inquiet, et elle dit à M. Dhainault :

« Il me paraît en grand danger... »

M. Dhainault, quoique accablé de chagrin et d'inquiétude, rassembla ses forces; il confia son gendre à la Sœur et au fermier, et, sautant sur un cheval qu'un paysan mit à sa disposition, il courut à Nancy, afin de prévenir sa femme et sa fille. Madame Dhainault, qui, la première, se présenta à lui, n'eut qu'un mot :

« Alix! ma pauvre Alix! »

Alix entra au même instant; elle vit le visage décomposé de son père, la pâleur de sa mère, elle chercha des yeux Adrien, et s'écria :

« Mon mari! où est-il? où est-il? papa, que lui est-il arrivé? »

— Un petit accident, balbutia son père; il va revenir... ne t'alarme pas!

— Il est mort! dit-elle en tordant ses mains.

— Je te jure qu'il est vivant.

— Mais blessé?

— Oui, blessé!

— Oh! maman, il mourra! j'étais trop heureuse!

Deux heures après, Adrien rentrait dans sa maison, et Alix, cette enfant, avait trouvé le moyen

de disposer tout pour qu'il fût bien, elle trouva le courage de lui sourire lorsqu'il lui tendit la main. Et son âme était brisée, et maintenant qu'elle l'avait vu, aucun espoir ne vivait plus en elle. Les chirurgiens, avertis à l'avance, entrèrent; elle resta à genoux près du lit, elle regarda la profonde plaie, elle aida au pansement, elle leva les yeux vers les visages graves des hommes de la science, elle y lut son arrêt, elle entendit la voix faible d'Adrien qui disait : « Rien à faire, n'est-il pas vrai? » et elle soutint cette douleur, cette agonie sans défaillir, car elle ne voulait pas le quitter; elle voulait garder à jamais, dans ses yeux et dans son cœur, l'image funèbre de celui qu'elle aimait.

Elle s'assit près de lui. Madame Dhainault et une Sœur de l'Espérance veillaient dans la chambre voisine; il restait immobile, accablé. Pourtant, lorsque Alix baisa sa main posée sur la couverture, il s'émut un peu, et il murmura : « Chère enfant! merci de votre affection... aimez bien notre enfant... »

— O Adrien, Adrien! ne me quittez pas! que deviendrai-je sans vous? Mon ami, mon bien-aimé, restez avec moi! »

Il ne pouvait parler, il la regarda, et des larmes scintillèrent dans ses yeux : regrettait-il de quitter la vie? regrettait-il de n'avoir jamais aimé celle qui l'aimait tant? Le secret de sa pensée, il l'emporta avec lui.

Alix demeurait à genoux près du lit, dans une angoisse de douleur que traversait une idée plus amère même que celle de la mort : mourrait-il ainsi, sans Dieu, sans prière? oserait-elle lui en parler, le troubler dans les approches de ce que les hommes appellent l'éternel repos? ne provoquerait-elle pas un refus déplorable? Ces questions se heurtaient dans sa tête et lui donnaient une fièvre presque semblable à celle qui consumait les dernières forces du pauvre Adrien; elle priait, sans le savoir, à haute voix, et répétait ce seul mot :

« Dieu de bonté, ayez pitié de nous! »

Adrien l'entendit, il soupira et dit d'une voix oppressée :

— Vous priez, chère enfant?

— Oui, répondit-elle en se levant et en se penchant sur lui, mon ami, mon bien-aimé, priez aussi! Dieu nous entendra!

Il secoua la tête; il était tard pour apprendre à prier, quoique le Père de famille sorte à toute heure, et que, vers le soir encore, il accueille et paie l'ouvrier de bonne volonté. Madame Dhainault s'était rapprochée, et inclinée sur lui, elle dit :

« Adrien, ne verriez-vous pas un prêtre? »

Il ne répondit rien : ses yeux s'obscurcissaient, il luttait contre une extrême oppression, le sablier de la vie s'épuisait rapidement... tous se rassemblèrent autour de lui; Alix lui présenta la petite Adrienne, il la vit peut-être, mais il ne



pouvait ni se mouvoir, ni parler; l'heure redoutable arrivait à grand pas. Alix avait fait emporter leur enfant, elle avait repris sa place au chevet de son mari, elle priaît encore, d'une voix entrecoupée de sanglots... Il parut l'entendre et il murmura ces mots, dernière consolation qu'il lui légua.

« Oui, Alix, priez! mon Dieu!... »

Il ne put continuer... Alix, d'une voix élevée et douce, dit le *Pater* et la Salutation angélique; elle terminait: *priez pour nous; maintenant et à l'heure de la mort*, lorsque le curé de la paroisse arriva: il s'approcha du mourant le temps pressait, il lui parla à voix basse: le prêtre donna l'absolution... tous étaient à genoux, la religieuse avait commencé la prière des agonisants... elle les interrompit soudain, et dit: *de Profundis!* La vie d'Adrien était finie, le fil de la toile s'était vu brusquement coupé, l'âme paraissait devant Dieu. Alix était veuve, et la première douleur qu'elle connût était la plus profonde des douleurs humaines, la séparation d'avec celui qu'elle avait uniquement aimé.

Ses parents voulurent l'emmener loin de ces scènes de deuil; elle résista doucement, et elle ne quitta les restes mortels de son Adrien que lorsqu'ils furent emportés et confiés à la terre.

Le soir de ce même jour, Charlotte travaillait comme de coutume, non plus à ses rôles, trop maigrement payés, mais à des ouvrages de tapisserie qui lui rapportaient un salaire moins dérisoire. Comme de coutume, elle était seule avec la petite Anne; elles attendaient Robert qui allait à l'école des Frères; la table était mise, le très modeste souper préparé, et l'aiguille laborieuse conduisait dans le canevas les laines et les soies destinées à former un dessin imité des tapis de l'Orient. Elle travaillait avec un certain plaisir: cet élégant labeur amusait ses doigts et ses yeux, et la pensée du prix dont ce travail serait payé lui donnait une tranquille fierté. Elle travaillait pour ses enfants! Veuve, abandonnée du monde, elle pouvait, par des fatigues et des veilles, les faire vivre et les élever, et le souvenir du sacrifice qu'elle avait fait à sa foi entretenait dans son âme une paix au-dessus des biens qu'on lui avait offerts et qu'elle aurait pu envier.

Robert revint au moment où finissait le jour court d'octobre; il entra vivement, ses livres sur le dos, et il montra à sa mère, avec une joie silencieuse, la croix de mérite qu'il avait gagnée. Elle l'embrassa et Anne se haussa sur ses petits pieds pour voir la décoration:

« C'est pour le catéchisme et la grammaire », dit-il.

Charlotte leur servit à souper; ils eurent un peu de viande et des légumes, et un fruit pour dessert; le pauvre repas était servi avec une propre soigneuse qui rappelait les temps passés, et qui aurait vu la mère et les deux enfants, dans ce modeste logis et devant cette table frugale,

aurait compris qu'on peut être pauvre sans se déclasser ni s'abaisser.

Quand Robert eut satisfait son appétit d'enfant, il se souvint tout à coup qu'il avait quelque chose à dire:

« Maman, dit-il, connais-tu M. Rhode? »

Elle rougit:

« Oui, un peu, pourquoi? »

— Maman, il est mort!

— Mon Dieu!

— Il s'est tué. »

La pauvre Charlotte eut une exclamation de douleur:

« Tué!

— Oui, maman, tué par accident. »

Elle respira...

« Il chassait avec son beau-père, et en passant par une haie, son fusil est parti et il a eu toute la charge dans la poitrine. On l'a reporté chez lui... »

— Et il est mort?

— Oui, on l'a conté en classe, et, en revenant, j'ai vu la maison fermée et j'ai entendu les chiens qui hurlaient dans la cour. »

Charlotte ne disait rien: elle éprouvait une douleur profonde à la pensée de la mort de cet homme qui l'avait aimée, qu'elle avait aimé, et, en même temps, une sympathie de sœur pour la jeune veuve:

« Pauvre Alix! dit-elle à demi-voix, veuve aussi, comme moi!

— Qui, Alix? demanda Robert dont l'oreille fine avait saisi ces mots.

— Alix est madame Rhode.

— Tu la connais, maman!

— Un peu.

— Et M. Rhode, tu le connaissais?

— Oui, mes parents et les siens étaient voisins.

— Au temps où nous étions riches? Vois-tu, maman, quand je serai riche, je serai très prudent à la chasse; je poserai mon fusil... comme ça... avant de traverser les haies. Quand serons-nous riches?

— Jamais, probablement, mais si tu es laborieux et bon chrétien, tu arriveras à quelque chose: la Providence sera avec toi... »

Elle reprit son ouvrage, pendant que l'enfant continuait à disserter sur ses chasses futures, et quand ils furent tous deux couchés, elle pleura. Elle pleurait sur Adrien, sur elle-même, sur l'incrédulité qui les avait séparés, qui désormais les séparait et peut-être à toujours; elle plaignait Alix et se représentait la douleur de cette jeune âme, si tôt sevrée de ses joies, elle sentit, à dater de ce jour-là, qu'une épine de plus s'enlaçait autour de son cœur. Elle dormit d'un sommeil troublé, et quand elle se réveilla, vers l'aube, elle entendit les cloches qui sonnaient et qui invitaient les vivants à prier pour Adrien.

Tout était fini.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



## CONSEIL

## Lettre à une vieille amie—Belle-mère et belle-fille.



'ABORD et avant toute chose, mes félicitations les plus sincères, chère amie. Vous mariez votre fils, votre Max, selon ses désirs et les vôtres; tout semble réuni dans cette alliance pour vous contenter, et vous garderez sous votre toit ce jeune ménage. Votre cœur si aimant, si affectueux, se réjouit à la perspective de cette intime vie de famille. Je me réjouis comme vous, chère, mais avec crainte et tremblement, comme le veut l'apôtre. Cette vie de famille, où Philémon et Baucis, le chêne et le tilleul, réunissent à leur ombre les jeunes rameaux couverts de fleurs, les abritent et les protègent, devrait être délicieuse, c'est un Eden, ce devrait être un Eden; l'harmonie la plus parfaite devrait exister entre ceux qui ont même nom, mêmes intérêts, mêmes affections; mais le serpent se glisse dans ce Paradis, et toutes deux, arrivées à l'âge où nous sommes et que je ne veux pas spécifier, nous avons oui les lamentations des belles-mères mécontentes de leurs brus, des brus mécontentes de leurs belles-mères, et comme le bon Henri IV, qui avait entendu deux parties adverses, nous avons dit: Elles ont toutes deux raison! — et, ajoutons-le, toutes deux tort! je suis convaincue que dans ces familles divisées, tristement troublées, il y a eu d'excellentes intentions, mais la misère humaine, l'amour-propre et la personnalité, ont tout brouillé: la désunion, les querelles, les antipathies ont poussé à l'ombre de ces arbres de la famille, — on le sait, l'ombre est souvent propice et quelquefois fatale. Mais comment faire pour que cette vie de famille soit paisible, éloignée de toute discussion, pour que, entre autres choses, rien ne trouble l'union entre belle-mère et belle-fille? me permettez-vous de vous exprimer mes idées à ce sujet, quoique, pour règle de conduite, vous n'ayez qu'à puiser dans votre cœur, si bon et si indulgent.

L'indulgence! voilà, il me semble, la vertu maîtresse qui doit nous diriger dans nos rapports avec nos belles-filles. Elles nous arrivent toutes jeunes, nourries dans d'autres idées et d'autres habitudes, et, à franchement parler, quelque aimables et bonnes qu'elles soient, nous

avons toujours quelque peine à nous mettre à leur diapason. Toilette, langage, lectures, goûts de toute sorte, depuis le mobilier jusqu'au choix des mets, tout nous paraît étrange, et, par conséquent, blâmable. Elles sont jeunes, nous, vieilles; elles ont les penchants et les idées de leur époque; en général, nous les voudrions plus simples, plus économes, plus actives, nous citons volontiers, comme tous les vieux et toutes les vieilles, le cher temps jadis... autrefois, on ne faisait pas de folles dépenses pour des robes ou des rideaux... autrefois, on mettait la main à la pâte... autrefois, on savait se lever matin... autrefois, on restait chez soi, on ne passait pas l'été en voyages, et l'hiver en visites, autrefois... Eh bien! chère amie, tout en trouvant que nous avons cent fois raison, je trouve aussi que nous ferions beaucoup mieux de nous taire, et de ne pas exalter notre jeunesse aux dépens de la jeunesse de nos brus. Regardons-les avec indulgence, laissons-les faire... Si elles abusent du temps, de l'argent, de la santé, elles s'instruiront à leurs propres dépens... Nos réflexions, nos lamentations resteront sans effet, et nos conseils directs aggraveront le mal. Si on nous en demande, des conseils, donnons-en avec franchise et sobriété, et si on n'en tient pas compte, passons.

Les relations d'une mère avec son fils marié sont des plus délicates, et là, plus que jamais, la discrétion doit régner. N'intervenons jamais dans les discussions conjugales, à moins qu'un mot heureux, une explication favorable, un présent même offert à propos ne puisse les apaiser. Le silence, la tristesse de la physionomie doivent seuls avertir les époux de leur tort. Et s'il ne nous est pas permis de nous mêler de leurs querelles, encore moins devons-nous les provoquer! Nous souffrirons peut-être (tout est possible!) en voyant que notre fils n'est pas aussi heureux que nous le voudrions (on veut tant de bonheur pour ses enfants!); nous apercevrons des pailles dans le diamant qu'il a choisi, mais gardons-nous d'accentuer les torts réels ou imaginaires de sa femme; ne la dénonçons jamais! traitons-la comme nous voudrions que notre propre fille fût traitée par sa belle-mère; apaisons la colère du fils, s'il en ressent et qu'il nous la confie; raccommodez, réunissons les deux êtres que rien ne doit séparer dans notre cœur, et, lorsque des procédés ou des paroles nous choquent, rappelons-nous la douce parole de saint François de Sales: «*Quand verrons-nous les âmes de nos prochains dans*



la sacrée poitrine de notre Sauveur? Hélas! qui regarde le prochain hors de là, court fortune de ne l'aimer, ni purement, ni constamment, ni également... »

Un autre écueil à éviter, il me semble, consiste dans l'amour excessif, plein de faiblesses et de gâteries, que les petits-enfants inspirent aux grands-mères. Ils sont parfois bien aimables, bien touchants, ces petits êtres; ils attirent irrésistiblement un cœur lassé des déceptions de la vie, et eux-mêmes se donnent volontiers à celle qui les aime si tendrement, mais leur mère n'a-t-elle pas le premier droit à leur affection et ne faut-il pas se garder de lui dérober ce bien précieux : l'amour et la préférence de son petit enfant? Que voulez-vous? quand on avance en âge, on n'est plus le premier objet de personne : il reste le bon Dieu, c'est Lui qu'il faut aimer, c'est à Lui qu'il faut se confier, c'est en Lui qu'il faut chercher le support et l'indulgence pour autrui.

Si j'avais à parler à une belle-fille, je lui dirais et lui répéterais :

« Ménagez le cœur de votre belle-mère : vous avez acquis tous les droits sur les affections de son fils, mais n'en abusez pas, laissez-lui une part dans la confiance, l'entretien, la présence de ce cher fils. Laissez un peu de liberté à leurs

relations, ne soyez pas sans cesse entre eux; tous deux vous sauront gré de votre délicatesse, et, plus tard, ils ne pourront se passer de vous dans leurs conversations les plus confidentielles. Et s'il vous paraissait que votre belle-mère est un peu jalouse, plaignez-la, soyez très bonne, très simple avec elle, elle comprendra enfin qu'elle n'a pas perdu un fils, mais gagné une fille. Et si nos défauts, nos préjugés d'autrefois, nos idées arriérées vous font parfois souffrir, chère belle-fille, soyez indulgente à votre tour, que le *support mutuel* de saint Paul soit votre devise, et songez que plus tard, quand vous serez belle-mère à votre tour, vous paraîtrez surannée, arriérée, tout comme nous, et comme le dit le vieux Corneille :

Souvenez-vous qu'à mon âge  
Vous ne vendrez guère mieux...  
Le même cours des planètes  
Règle nos jours et nos nuits  
On m'a vu ce que vous êtes  
Vous serez ce que je suis... »

Pardon, chère amie, je me laisse emporter par ma plume; je m'adresse à d'autres qu'à vous, mais j'espère que ni vous ni moi, ni les autres ne justifieront jamais les mauvaises plaisanteries que les petits journaux se permettent sur les belles-mères. M. B.

## AVANCEMENT

### PERSONNAGES

MADAME LA PRÉSIDENTE MONNIER.

MONSIEUR ET MADAME DE BLINVILLE.

MADAME MORIN.

MADAME POIVRÉ.

MONSIEUR PLACIDE.

LE MARQUIS DE PERNELLES.

MONSIEUR VALETTE, percepteur de Chignac.

MADAME VALETTE.

UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Chignac, dans le salon de madame la présidente Monnier.

### Première Syllabe

LA PRÉSIDENTE MONNIER, seule. Neuf heures passées, et personne encore!... Je ne puis me le dissimuler, mes soirées du lundi ne sont plus du tout suivies... Aussi, quelle déplorable habitude j'ai été prendre là de brûler mon bois, mes bougies, de faire manger mes gâteaux, boire

mon thé, salir mes appartements... Si encore j'y trouvais quelque distraction... mais ils sont tous tellement ennuyeux! Monsieur et madame de Blinville ne savent parler que de leurs enfants; madame Morin ne s'intéresse qu'à sa santé; le contrôleur est bavard comme un perroquet; le notaire est muet comme un goujon; madame Poivré trouve à redire à tout et à tous, elle dénigrerait un archange; monsieur Placide, au contraire, est par trop inoffensif; on lui apprendrait que Judas vient d'être canonisé, qu'il répondrait comme toujours, avec son air bonasse : « Tiens, tiens, pourquoi pas? » Quant au vieux marquis de Pernelles, si courtois, il serait plus tolérable, il serait même charmant sans sa manie d'enfourcher à tout propos son terrible dada de 1830; mais en 83, entendre parler une soirée durant de Polignac, la Bourdonnaie, Bourmont et compagnie, cela paraît un peu triste. Sans compter qu'il n'arrive pas quoi que soit de fâcheux à Chignac, que le juge de paix ait manqué le train, que le mouton augmenté ou que l'horloge de l'église retarde, qu'aussitôt le



cher marquis n'en rende responsable la dite révolution. — C'est un abus. — Mais ils abusent tous de quelque chose. Il nous faudrait un peu de nouveau, un ou deux visages étrangers; ce percepteur dont on avait tant parlé n'arrivera donc jamais... (*Elle regarde encore la pendule.*) Neuf heures un quart!... Décidément, je n'aurai personne; j'ai bien fait d'adopter les pâtes sèches pour le thé; cela se conserve pendant des mois... Mais mon pauvre bois! Mes pauvres bougies! Si j'en éteignais quelques-unes, si je baissais les lampes?... (*A peine a-t-elle entrepris cette besogne qu'un coup de sonnette retentit.*) Ah, mon Dieu! voilà quelqu'un!... C'est toujours ainsi, vite rallumons!... Pourvu que ce ne soient pas les Blinville, ou madame Morin, ou monsieur...

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Madame Morin.

LA PRÉSIDENTE, *s'avançant vers elle et lui prenant les mains*. Cette chère madame Morin! Que vous êtes donc aimable d'être venue!... Mais pourquoi arriver si tard?

MADAME MORIN. Ne m'en parlez pas!... Quoique très fatiguée de mon catarrhe, j'étais montée après le dîner chez madame de Blinville où j'avais remarqué pas mal d'allées et venues. Ce n'était pas sans cause : Bébé percevait sa septième dent! Aussi ses dignes parents m'ont-ils chargée de les excuser près de vous, pour ce soir, car vous n'ignorez pas que dans la maison Blinville le percement des dents de Bébé occasionne plus de train que celui de l'isthme de Suez. Il m'a donc fallu, d'abord, examiner les fameuses gencives et constater le phénomène; sur ces entrefaites, Lily est entrée... « Dis bonjour à la dame, chérie, » murmure la maman d'une voix suppliante. — Bouche close, air boudeur... « Dis bonjour, ma mignonne, dis bien bonjour, » insiste le papa. — Pas le moindre son. — Alors le papa et la maman s'escriment ensemble afin de procurer le bonjour, un vrai cauchemar; pour m'en débarrasser, je fais semblant de l'avoir entendu. Comme je me disposais à descendre, Popol survient... « Eh! voilà Popol, » s'écrie madame de Blinville... « Tu diras bien bonjour à madame Morin, toi, mon ange? — Bonjour, madame Morin. — Oh! comme il est gentil! exclama monsieur de Blinville; récite donc aussi ta petite fable, amour... » Popol fit quelques façons pour la fable, mais on lui promit successivement des dragées, des pralines, des fondants; alors se laissant gagner, il se mit à me nasiller lentement le *Loup et l'Agneau*... Pour des nerfs comme les miens, quel supplice! Il me tardait que l'agneau fût mangé par le loup...

LA PRÉSIDENTE, *riant*. Vous êtes cruelle, chère amie.

MADAME MORIN. Peut-être; mais ces Blinville sont insupportables, tellement qu'en les quittant, j'avais mes vapeurs et que j'ai dû retourner chez moi pour prendre un calmant.

LA PRÉSIDENTE. N'aurez-vous pas commis une imprudence en venant jusqu'ici?

MADAME MORIN. Je ne sais trop... En tout cas, j'ai dans ma poche mes perles d'éther, et j'ai recommandé à ma servante de me tenir prête une infusion de feuilles d'orange. Assurément, il eût été plus prudent de me mettre au lit, mais je tenais à vous annoncer la grande nouvelle.

LA PRÉSIDENTE. Qu'est-ce donc?...

MADAME MORIN. Le nouveau percepteur est arrivé!

LA PRÉSIDENTE. Ah!... Enfin!...

MADAME MORIN. Comment, enfin?... Vous étiez donc pressée de le voir?

LA PRÉSIDENTE. Certainement, ce sera une ressource pour mes soirées; je trouve qu'elles sont moins gaies depuis quelque temps... Un visage nouveau distraira nos amis.

MADAME MORIN, *avec malice*. Hum... Celui-là, je ne sais trop.

LA PRÉSIDENTE. Seriez-vous donc déjà renseignée sur son compte?

MADAME MORIN. Oh, très peu... Je me suis laissé dire simplement qu'il était aussi vulgaire qu'ambitieux. (*On sonne.*) Mais j'entends la voix de madame Poivré; nous allons savoir tout ce que nous voudrons.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Madame Poivré.

MADAME POIVRÉ. Bonjour, chère Présidente... Comment allez-vous, madame Morin? Tout doucement, cela va sans dire... Mais il ne s'agit pas de nous autres, ce soir... Vous savez la nouvelle? Notre percepteur est arrivé!

LA PRÉSIDENTE. Et puis?... Vous l'avez vu?...

MADAME POIVRÉ. Je l'ai vu, et j'ai vu des personnes qui l'ont vu.

MADAME MORIN. Eh! bien?

MADAME POIVRÉ. Eh! bien, c'est un type; sa femme aussi, ses enfants aussi... De plus, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer aujourd'hui une amie qui se trouvait avec eux dans la diligence; elle m'a confié qu'ils étaient impayables en approchant de Chignac : « Mon chapeau n'est-il pas de travers, Achille? demandait madame Valette à son mari; je tiens à être convenable pour l'arrivée. — Moi aussi, Rosa, répondait Achille; arrange donc mon nœud de cravate qui me court derrière l'oreille... Si je veux obtenir promptement une perception de seconde classe, il nous faudra représenter un peu. — Mouchez-vous, mes enfants, etc... » A la descente de voiture, on n'entendait qu'eux, il paraît : « Achille, criait madame Valette d'une voix qui retentissait avec intention dans toute la cour des Messageries, viens donc reconnaître les bagages; je ne vois pas la caisse des cristaux... — N'est-ce pas celle-là? » répondait monsieur Valette. — Mais non, ce sont les porcelaines de Chine, le vieux sèvres... — Ah! et où donc est la caisse d'argenterie? — Mon Dieu! dans quel état est ma chapelière!... Toutes mes robes de



soie vont être perdues!... » Quand ils pensèrent en avoir assez dit pour éblouir le personnel des Messageries, ils se turent, d'autant que les bagages étaient là en bon ordre, ne paraissant rien comprendre à tant de reproches et d'exclamations.

LE DOMESTIQUE, *annonçant* : Monsieur le marquis de Pernelles.

LE MARQUIS. Chère Présidente, mesdames, j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur. (*Il baise la main de la Présidente.*) J'espère que vous serez satisfaites ce soir de votre vieux commensal, car il sait du nouveau... Notre percepteur est arrivé!

LA PRÉSIDENTE. Ces dames m'en avaient déjà informée, cher marquis, et vraiment cette nouvelle m'a été agréable. Monsieur et madame Valette, quels que soient leurs petits travers, rompent toujours un peu la monotonie de nos soirées, et je compte les inviter pour lundi prochain; il faut bien faire quelques avances aux pauvres fonctionnaires.

LE MARQUIS. Bravo, Présidente! Votre toute gracieuse urbanité me rappelle ces belles années d'avant 1830 où le respect, la courtoisie, la condescendance étaient le charme et l'honneur de notre société française... Hélas! tout a sombré dans ce grand naufrage de la Révolution, mais vous en êtes, madame, la plus belle épave.

LA PRÉSIDENTE. Après vous, marquis.

MADAME POIVRÉ, *à part*. La bonne comédie!... Cela vaut Guignol... (*On sonne.*)

LE DOMESTIQUE. Monsieur Placide. (*La Présidente va au devant du nouvel arrivant.*)

LA PRÉSIDENTE. En vérité, monsieur Placide, il n'y a que vous pour arriver si tard et si tranquillement, quand toute la société de Chignac est en émoi.

MONSIEUR PLACIDE. Pour quelle raison, madame?

LA PRÉSIDENTE. Mais à cause de l'arrivée du percepteur... N'en avez-vous donc pas entendu parler?...

MONSIEUR PLACIDE. Pardonnez-moi... Il me semble bien qu'on me l'a dit.

MADAME POIVRÉ. Cela paraît vous être tout à fait indifférent, monsieur?

MONSIEUR PLACIDE, *riant*. Moi, madame!... Ah!... ah!... ah!...

LE MARQUIS DE PERNELLES. Ne serait-ce que pour condescendre aux désirs de ces dames, monsieur, veuillez, je vous prie, avoir l'extrême obligeance de leur parler de la famille Valette.

MONSIEUR PLACIDE. Et que voulez-vous que je leur en dise?

MADAME MORIN. Mais ce que vous en savez... Pourquoi riez-vous tout à l'heure?

MONSIEUR PLACIDE. Pourquoi je riais?... Ma foi, je n'en sais rien.

MADAME POIVRÉ, *bas à madame Morin*. Avec des invités tels que monsieur Placide, la Prési-

dente s'étonne que ses soirées soient mornes... O naïveté superbe!

MADAME MORIN, *bas à madame Poivré*. Plaignez mes pauvres nerfs!... Mais ils n'en supporteront pas davantage, je m'en vais.

MADAME POIVRÉ. Et moi aussi. (*Elles se lèvent toutes deux.*)

LA PRÉSIDENTE, *allant à elles*. Comment!... Déjà?...

MADAME MORIN. Oui, chère madame, et bien à regret, je vous assure...

LE MARQUIS DE PERNELLES. Permettez-moi, mesdames, de solliciter l'honneur de vous reconduire... Présidente, daignez agréer tous mes hommages. (*Il lui baise la main. — Monsieur Placide prend son chapeau.*)

LA PRÉSIDENTE. Eh quoi?... Vous aussi, monsieur Placide, vous nous quittez?

MONSIEUR PLACIDE. Tiens... Tiens... Pourquoi pas?... Les autres s'en vont bien.

LA PRÉSIDENTE, *souriant*. Allons, j'avais raison de dire que mes soirées n'ont plus d'attraits... Mais lundi prochain il en sera autrement, j'espère, grâce à nos nouveaux invités... Donc, à lundi, n'est-ce pas?

TOUS. A lundi! (*Ils sortent.*)



## Deuxième Syllabe.

Monsieur et madame de Blinville entrent dans le salon de la Présidente, occupée à grouper des fleurs dans un vase.

MADAME DE BLINVILLE. Chère Présidente, quel regret de n'avoir pu venir lundi dernier!... Mais c'était impossible à cause de Bébé... Nous en étions vraiment inquiets, ce soir-là.

LA PRÉSIDENTE. Grâce à Dieu, vous voilà aujourd'hui complètement rassurés, mes bons amis?

MONSIEUR DE BLINVILLE. Pour Bébé, oui... Mais nous ne sommes pas encore parfaitement tranquilles sur Popol, d'une toussé deux ou trois fois cette semaine, d'une manière qui n'était pas naturelle.

LA PRÉSIDENTE. Laissez-moi vous dire, chers amis, que je ne vous ai jamais vus parfaitement tranquilles sur vos enfants qui ont, cependant, la plus fraîche, la plus réjouissante petite mine du monde...

MADAME DE BLINVILLE. Les enfants prodiges préoccupent toujours, et les nôtres sont si intelligents!... Voilà Bébé qui est déjà beaucoup trop avancé!... Il a des saillies incroyables.

LA PRÉSIDENTE. Comment?... Des saillies... à huit mois!

MADAME DE BLINVILLE. Je veux dire qu'il a des petites façons de rire que n'ont pas les autres enfants.



MONSIEUR DE BLINVILLE, à sa femme. Ma bonne amie, si tu racontais à madame la Présidente le tour que Lily nous a joué à dîner?... Rien de plus piquant.

LA PRÉSIDENTE. Pardonnez si je vous interromps, monsieur de Blinville, mais j'entends des pas dans l'escalier; serait-ce notre percepteur?... Non, pas encore; je reconnais la voix de madame Morin et celle de madame Poivré... Le marquis, toujours aimable, les accompagne, je crois.

(La porte s'ouvre; le domestique annonce : Monsieur le marquis de Pernelles, madame Poiré et madame Morin.— On se serre la main; le marquis s'incline profondément à droite et à gauche.)

LA PRÉSIDENTE. A la bonne heure!... Ce soir on est exact... Merci de ce gracieux empressement.

MADAME MORIN. Nous nous souvenions de vos aimables reproches, et au risque d'aggraver mes palpitations, je me suis hâtée.

MADAME POIVRÉ, après un rapide coup d'œil autour d'elle. Comment!... Ils ne sont pas encore arrivés?

LA PRÉSIDENTE. Qui donc?... Monsieur et madame Valette?

MADAME POIVRÉ. Oui, les Valette.

LA PRÉSIDENTE. Ils se font un peu attendre.

MADAME POIVRÉ. Sans doute pour combiner longuement d'absurdes toilettes.

LE MARQUIS DE PERNELLES. Avant 1830, si j'ai bonne mémoire, les gens bien élevés étaient plus exacts. Ils obéissaient encore à l'écho de cette parole du grand Roi : « J'ai failli attendre! »

MADAME POIVRÉ. Croyez bien, monsieur le marquis, qu'avant comme après 1830, monsieur et madame Valette eussent été exactement les mêmes. (On entend un coup de sonnette.) Madame Morin, ce sont eux, cette fois!

(Monsieur et madame Valette entrent majestueusement; monsieur porte l'habit à queue et le gilet blanc; madame une robe de damas de couleur vive et un bonnet chargé de rubans et de fleurs.)

LA PRÉSIDENTE, se dirigeant avec empressement vers eux. Combien vous êtes aimable, madame, et vous aussi, monsieur le percepteur, de venir partager nos modestes plaisirs!... Je craignais un peu que la fatigue d'une installation toute récente ne vous empêchât d'être des nôtres; merci de nous avoir épargné ce regret...

MADAME VALETTE. Vous êtes mille fois bonne, madame... Votre gracieux accueil rend moins amère la déception que nous a fait éprouver la nomination de M. Valette à Chignac.

LA PRÉSIDENTE, à monsieur Valette. Vous es-  
périez mieux, monsieur?

MONSIEUR VALETTE. Beaucoup mieux, madame; la perception est ici de si minime importance...

MADAME VALETTE. Et la ville offre si peu de ressources! Croiriez-vous que nous avons un instant désespéré de pouvoir nous loger, faute

de trouver un appartement dont le plafond fût assez élevé pour la hauteur de nos glaces!

MADAME POIVRÉ, à part. Détail éblouissant!

MADAME VALETTE. Et sous le rapport de la vie matérielle, que trouve-t-on?... Pas même une simple poularde du Mans, seule volaille que nous puissions digérer, mon mari et moi.

MADAME MORIN. En ce cas, madame, il sera prudent de demander au plus tôt votre changement de résidence.

MADAME VALETTE. Pour l'obtenir, je compte sur les talents de M. Valette, que ses chefs remarqueront promptement, puis sur le zèle qu'il saura déployer dans ses nouvelles fonctions.

MONSIEUR VALETTE. Tout est là; le zèle, l'habileté... deux forces qui vous poussent loin... Aussi, gare les contribuables!

LA PRÉSIDENTE, avec grâce. En attendant que chacun veuille bien, pour ce soir, contribuer au plaisir de tous, mesdames, cherchez des homonymes; et vous, cher marquis, tâchez d'organiser un mort avec monsieur le percepteur et monsieur de Blinville; il paraît que monsieur Placide nous manque aujourd'hui.

MADAME POIVRÉ. Le digne homme sera resté écrasé sous sa dernière boulette.

MADAME DE BLINVILLE. A propos de l'héritage Plantard?

MADAME POIVRÉ. Précisément... On peut dire que c'est une boulette qui compte, bien que notre ami n'en soit plus à les compter.

MADAME MORIN. Que voulez-vous?... Puisqu'il en est fabricant...

MONSIEUR VALETTE, l'oreille tendue. Pardon, mesdames... mais vous parlez, ce me semble, d'un... d'un fabricant de boulettes?...

MADAME POIVRÉ, faisant aux autres des signes d'intelligence. Oui, monsieur le percepteur.

MONSIEUR VALETTE. Son nom, je vous prie?

MADAME POIVRÉ. Monsieur Placide.

MONSIEUR VALETTE, à part. Monsieur Placide!... Voilà un nom qui n'est pas sur mes rôles... Seraient-ils incomplets, par hasard?... C'est bon à savoir et je le note. (Il écrit sur son carnet.) « Monsieur Placide, fabricant de boulettes, à Chignac. » Attends un peu, je vais te faire servir une patente.

MADAME VALETTE, à son mari. Vous avez raison, Achille, de prendre garde aux erreurs; si vos chefs venaient à les remarquer, elles pourraient nuire à votre carrière; n'est-il pas vrai, mesdames?...

MADAME DE BLINVILLE. Sans doute, sans doute, madame... Et malgré votre désir de nous quitter bientôt, avez-vous déjà fait quelques visites?

MADAME VALETTE. Oh! très peu... Nous avons vu seulement monsieur le Maire et sa femme, puis le...

MADAME POIVRÉ. Ah!... Ah!... Monsieur le Maire!... Très joli début... Et sans doute vous



avez été accueillis par un vigoureux : « Comment-z-allez-vous ? »

MADAME VALETTE. Je ne comprends pas... Que voulez-vous dire, madame ?

MADAME POIVRÉ. Oh ! rien... Je voulais savoir seulement si vous aviez remarqué tous les cuirs qui se font dans la maison.

MONSIEUR VALETTE, *très agité*. Des cuirs, dites-vous ?... Des cuirs... Mais je n'ai rien remarqué du tout... Comment, monsieur le Maire est donc tanneur !

MADAME POIVRÉ. Dans son genre, oui... un tanneur distingué et... réputé.

MONSIEUR VALETTE *écrit sur son carnet, tout en disant* : Vous êtes mille fois obligeante, madame... (*A part.*) Décidément, ces rôles sont très défectueux ; mais tu ne perdras rien pour attendre, mon brave, tout maire que tu es, et toi aussi tu vas recevoir ta petite patente...

*Pendant qu'il écrit*, le MARQUIS DE PERNELLES dit à la Présidente : Mais c'est un jeu abominable que jouent ces femmes... Jamais, de mon temps, on ne se serait permis semblable mystification.

MADAME MORIN. Avant de l'affirmer, marquis, consultez donc la statistique des farceurs de votre temps... mais en attendant, laissez-nous rire un peu... Madame Poivré, ne disiez-vous pas que le notaire était tombé dans la disgrâce de madame Baltonn ?

MADAME POIVRÉ. Disgrâce complète, et pour cause !... Il lui supposait obligeamment cinquante ans, lorsqu'elle n'en a que quarante, et n'en veut paraître que vingt !... Un beau four, comme vous voyez.

MADAME MORIN. Depuis le temps qu'il en fait, il est naturel qu'il les réussisse...

MONSIEUR VALETTE, *se rapprochant*. Encore une fois, pardon, mesdames, mais vous dites que...

MADAME MORIN. Que maître Durand, notaire à Chignac, vient de faire un nouveau four. Si vous étiez du pays, monsieur le percepteur, il n'y aurait là rien qui puisse vous étonner.

MONSIEUR VALETTE. Mais comme je ne suis pas du pays, madame, je m'étonne au plus haut point de ce qui s'y passe... Comment, voilà des commerces de boulettes, de cuirs, de fours qui s'exercent effrontément sans que leurs titulaires soient imposés à la moindre patente ! C'est inimaginable... Mais tout cela va changer... et à vrai dire, je ne suis pas fâché d'avoir, en débutant, à réprimer de tels abus, car sans doute, mes chefs, frappés de mon zèle dans cette circonstance, songeront enfin à améliorer ma position.

MADAME VALETTE. J'aime à vous entendre raisonner si judicieusement, Achille ; mais j'aime surtout à vous voir agir, car vous savez, mon ami, si je partage votre légitime ambition... Aussi, devriez-vous, selon moi, ne pas tarder

d'avantage à examiner ces importantes réformes, et, dans ce but, nous ferions bien, je crois, de prendre immédiatement congé de cette aimable société.

MONSIEUR VALETTE. Ce que femme veut Dieu le veut... Madame la Présidente, messieurs, mesdames, j'ai bien l'honneur de vous saluer... (*Après avoir échangé les saluts, monsieur et madame Valette sortent ensemble. On rit.*)

MADAME POIVRÉ. Eh ! bien, étais-je bon prophète ?... Sont-ce des types, là, oui ou non ?

LA PRÉSIDENTE. Certainement, mais une telle plaisanterie n'aura-t-elle pas des suites désagréables pour ces pauvres gens ?

MADAME POIVRÉ. Allons donc ! Un de ces jours on rira bien à Chignac, voilà tout.

MADAME DE BLINVILLE. Tout cela est charmant, mais onze heures vont sonner, et il est grand temps, je crois, de nous séparer... Popol toussait ce soir, je ne suis pas tranquille... (*A son mari.*) Mon ami, êtes-vous prêt ?

MONSIEUR DE BLINVILLE. Me voici... Madame la Présidente, je suis votre dévoué serviteur... Cher marquis, mesdames, à lundi prochain, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS DE PERNELLES. C'est entendu.

MADAME MORIN. L'heure de ma fièvre ne doit pas être bien éloignée... Madame Poivré, si nous suivions l'exemple de nos amis de Blinville ?

MADAME POIVRÉ. Très volontiers.

LE MARQUIS. En ce cas, mesdames, j'aurai, comme de coutume, l'honneur de vous accompagner, nous ferons route tous ensemble... Chère Présidente, daignez agréer mes plus respectueux hommages. (*La Présidente serre la main de ses invités et les reconduit jusqu'à la porte.*)



### Mot entier.

Troisième soirée. — La Présidente, seule encore, feuillette un album. On sonne, et le Marquis, madame Poivré, madame Morin, monsieur et madame de Blainville entrent ensemble au salon. — Saluts d'usage.

LA PRÉSIDENTE. Je pensais, chers amis, que peut-être, vous prendriez aussi monsieur Placide en passant. Voilà fort longtemps que je ne l'ai vu.

MADAME POIVRÉ. Moins heureuse que vous, je l'ai rencontré aujourd'hui ! Mais, chose étrange, l'honnête célibataire m'a paru d'une humeur... d'une humeur d'homme marié, c'est-à-dire fort grognon... Pourquoi ? Je l'ignore.

LA PRÉSIDENTE. Je crains qu'il ne nous manque ce soir encore.

MADAME POIVRÉ. Que de politesse dans cette crainte ! (*A monsieur de Pernelles.*) Ne pensez-vous pas, marquis, que notre aimable Présidente n'aura bientôt plus rien à envier à vos confrères d'avant 1830 ?



LE MARQUIS DE PERNELLES. Madame la Présidente est douée effectivement d'une grâce si parfaite, que son salon est le seul où je crois respirer encore les parfums de cette fleur charmante mais flétrie, qu'on appelle la vieille politesse française.

MADAME POIVRÉ. Votre illusion va tomber à l'arrivée des Valette, cher marquis. Comment la conserver, en effet, lorsque Achille, inspiré par son épouse, vous aura donné à entendre que la société de Chignac n'est pas digne de lui et qu'il lui préférerait de beaucoup le portefeuille des finances, auquel il ne peut manquer d'atteindre, pour peu qu'on lui rende justice. *(On sonne.)*

LA PRÉSIDENTE. De grâce, silence, chère madame!... Les voilà, sans doute!... *(Entrée de monsieur et madame Valette. Échange des salutations accoutumées.)*

LA PRÉSIDENTE. Nous commençons, ce soir encore, à désespérer de vous, monsieur le percepteur, madame...

MONSIEUR VALETTE. Veuillez être assez bonne pour nous excuser l'un et l'autre. J'attendais le courrier qui, dans ce malheureux pays, n'arrive que le soir; précisément aujourd'hui, il se trouve être en retard; ne le voyant pas venir, j'ai donné des ordres pour qu'on me l'apporte chez vous, madame. Mille pardons du dérangement, mais vous le savez, pour un fonctionnaire le courrier est chose grave, d'autant plus que j'attends des pièces assez intéressantes.

MADAME MORIN. Vous paraissiez plus satisfait de votre nouvelle position, monsieur le percepteur.

MONSIEUR VALETTE. Parce que j'ai de bonnes raisons pour croire qu'elle s'améliorera, madame; j'ai pris certaines mesures assez hardies, je l'espère, pour ne point passer inaperçues, et grâce à leur opportunité, peut-être serai-je sauvé d'un long séjour à Chignac.

MADAME POIVRÉ, à demi-voix. Flatteur!... *(Un domestique entre au salon, portant lettres et journaux.)*

LA PRÉSIDENTE, après un rapide triage, remet trois lettres à monsieur Valette. Monsieur le percepteur, voici votre courrier.

MONSIEUR VALETTE. Votre indulgence m'autorisera-t-elle, madame, à en prendre connaissance?...

LA PRÉSIDENTE. Assurément, monsieur, et de grand cœur... De notre côté, nous nous amusons à jeter un coup d'œil sur les publications illustrées. *(Elle les passe à ses amis; monsieur Valette ouvre la première lettre, la lit et pousse un cri; sa femme accourt vers lui. On l'entoure.)*

MONSIEUR VALETTE. Ah! Rosa... Rosa!... Je suis perdu!... complètement perdu!

MADAME POIVRÉ, à demi-voix. Comment! Déjà?... Mais il n'y a pas cinq minutes qu'il se di-

sait sauvé. *(Haut.)* Que vous arrive-t-il donc, monsieur le percepteur?

MONSIEUR VALETTE. Ah! madame, c'est une abomination, un meurtre... Jugez-en tous!... *(Il lit à haute voix la lettre suivante):*

« Monsieur le percepteur,

» Il vous a plu de m'imposer à la patente  
» comme fabricant de boulettes... Cette plaisanterie passe les bornes et demande une réparation par les armes; si vous voulez, nous choisirons le pistolet.

» Je vous attends demain matin à cinq heures sur le rond-point des Chardons, et j'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer.

» AUGUSTE PLACIDE. »

MADAME VALETTE. Oh! mon Dieu, mon Dieu! Mon pauvre Achille!... Mon pauvre Achille!...

MADAME POIVRÉ. Rassurez-vous, madame... Monsieur Placide n'est pas redoutable comme tireur; depuis quinze ans qu'il va à la chasse, il n'a pu tirer encore un moineau.

MADAME VALETTE. N'importe!... Ce pistolet est effrayant... pour Achille... Rien que d'entendre partir les pétards des enfants, cela lui produit déjà un effet...

MONSIEUR VALETTE, qui a ouvert la seconde lettre, la repousse avec désespoir. Mais c'est donc un pays d'assassins, que ce Chignac de malheur!... Ma femme, lis toi-même. Mes forces s'en vont...

MADAME VALETTE, ramassant la lettre et lisant d'une voix entrecoupée :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous avertir que le commerce de cuirs pour lequel vous m'avez envoyé une patente, pourrait ne pas vous être avantageux. Je n'ai jamais aimé les mystifications, et celle-ci, en particulier, me déplaît à tel point que je viens, monsieur, vous proposer pour demain matin une rencontre au sabre sur le rond-point des Chardons.

» ALPHONSE JEANNOT,

» Maire de Chignac. »

Le sabre!... le sabre!... Ah! cette fois, c'est la mort!... *(Madame Valette se couvre les yeux de son mouchoir.)*

MADAME POIVRÉ. Laissez-donc!... Monsieur le Maire propose le sabre, parce qu'il n'y a pas d'autre arme chez lui. Mais on le connaît, ce sabre... C'est celui de son grand-père... Et chacun sait que l'année dernière, quand il l'a descendu avec fracas du grenier, pour des voleurs qu'il croyait entendre, on n'a jamais pu seulement le faire sortir du fourreau, tant il était rouillé, bicornu, pitoyable... Il en arrivera autant demain, madame...

MONSIEUR VALETTE, montrant la troisième lettre d'un geste découragé. Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci...

MADAME VALETTE. Ni moi!...



MADAME POIVRÉ. Voulez-vous que je vous rende ce léger service ?

MONSIEUR VALETTE, *soupirant*. Merci, madame. (Il lui tend le papier.)

MADAME POIVRÉ, *après avoir échangé des sourires furtifs avec la société, prend la lettre qu'elle lit d'une voix haute :*

« Monsieur le Percepteur,

» M'est avis que si je fais des fours je ne suis  
» pas le seul, et que, sous ce rapport, vous pour-  
» riez être un concurrent sérieux; seulement,  
» au lieu d'une patente, vous recevrez un cartel,  
» car si vous trouvez bon de vous moquer de  
» moi, monsieur, je le trouve mauvais, et... en  
» conséquence, je vous attends demain matin  
» sur le rond-point des Chardons. L'arme choi-  
» sie sera l'épée.

» M<sup>e</sup> DURAND,

» Notaire à Chignac. »

MONSIEUR VALETTE, *avec désespoir*. Je vais donc être tué trois fois !... Ah ! c'est affreux !...

MADAME VALETTE, *d'une voix éteinte*. Affreux !... Affreux !...

MADAME MORIN, *bas à madame Poivré*. Cet honnête fonctionnaire avait raison de dire qu'il attendait des pièces assez intéressantes.

LA PRÉSIDENTE, *s'approchant de monsieur et madame Valette*. Ne vous désolez pas... Tout s'arrangera; mais en attendant, venez avec moi dans la pièce voisine pour vous remettre un peu. (Elle sort en donnant le bras à madame Valette; le marquis soutient monsieur Valette. — Aussitôt après leur départ, tous rient.)

MADAME POIVRÉ, *s'écriant*. Eh ! bien, pour un homme qui voulait de l'avancement, le voilà bien avancé !.

MONSIEUR DE BLINVILLE. En effet... Trois duels en un jour, ce n'est pas mal... Assurément, la chose vaut la peine d'être chantée. (Il se met au piano, et tous chantent :) )

(Sur l'air du refrain de Verpillon.)

Ah ! mon pauvre Percepteur  
Comment trouves, trouves, trouves,  
Ah ! mon pauvre Percepteur  
Comment trouves-tu le quart-d'heure ?  
Percepteur, Percepteur,  
Comment trouves, trouves, trouves,  
Percepteur, Percepteur,  
Comment trouves-tu le quart-d'heure ?

CLAIRE CHANCEL.

## LES PLANTES ÉTRANGES

(SUITE)

### La Mimosa.



EST la reine des sensitives. C'est la plus impressionnable et la plus sympathique, la plus mystérieuse de ces plantes qu'un rien agite, qu'un rien tourmente et qui semblent des êtres animés. Ses feuilles élégantes res-  
semblent à des plumes d'oiseau et je ne sais rien de plus délicat que sa frêle tige, que ses petits rameaux ailés. Sa sensibilité est exquise. Tout l'étonne, la froisse, l'inquiète. C'est la vraie sensitive.

Pour elle, les savants ont renoncé à leurs noms barbares. Ils appellent cette plante tout simple-

ment la mimeuse pudique, la touchante, l'innocente Mimosa.

Si votre doigt lui imprime le plus léger ébranlement, la moindre secousse, la Mimosa redresse d'abord ses folioles et les applique l'une contre l'autre comme si elle voulait se soustraire au danger, à une injure ou à une douleur. Puis, tout à coup, le rameau lui-même s'incline, s'affaisse et paraît flétri comme une branche morte. Et si vous effleurez du doigt d'autres rameaux les feuilles se ferment, les branches penchent si bien que vous croiriez la mimeuse tout entière desséchée ou endormie. Mais, au bout d'un instant, quand vous ne touchez plus à la plante, ses douleurs se calment, ses craintes se dissipent; elle sort de sa stupeur et revient à la vie.

Boscowitz a observé que lorsqu'on ouvre la porte d'une serre pour laisser arriver brusquement l'air froid sur une sensitive qui s'y trouve placée, la plante ferme aussitôt ses feuilles et incline ses rameaux, comme sous l'action d'un choc. Mais, quelques instants après, bien que la



porte soit toujours ouverte, la mimeuse redresse ses branches et rouvre lentement ses feuilles comme si elle s'habitue au froid qui l'avait si vivement affectée.

Lorsqu'on place une Mimosa dans une voiture, dès qu'elle sent l'ébranlement qu'amène le mouvement des roues, elle ferme précipitamment ses folioles, incline ses branches. Mais bientôt, malgré le mouvement de la voiture, revenant peu à peu de sa première frayeur, elle ouvre ses feuilles et redresse ses rameaux.

Après ces étonnantes observations, ne serait-on pas disposé à présumer que les végétaux peuvent éprouver des sensations à peu près semblables à celles que nous attribuons aux animaux?

Sthal, Glisson, Huller, Barthéz, Tiedemann, Van Helmont, Broun, Bichat, Broussais, Moleschott, Cuvier, se sont arrêtés devant la sensitive et lui ont demandé ses secrets; et comme une personne qui ne veut pas répondre, la sensitive a fermé ses feuilles et baissé ses rameaux.

Et pour dire quelque chose, la science a parlé d'irritabilité, de contractibilité, d'incitabilité et d'excitabilité, jolis mots qui n'expliquent rien.

La sensitive reste une des grandes énigmes de la nature, et le cèdre, le chêne et le palmier me paraissent bien humbles à côté du petit rameau ailé de la Mimosa.

### La Cuscute.

Nous avons vu à l'œuvre, la Grassette, l'Utrriculaire, le Népenthès, plantes carnassières et avides, cachant des appétits monstrueux sous la beauté de leur feuillage ou le charme de leur fleur.

Nous savons comment ces ogres du monde végétal attrapent et dévorent de malheureux insectes, surprennent, dissolvent, absorbent leurs victimes.

Voici maintenant des plantes qui s'attaquent à d'autres plantes, les enlacent doucement, se glissent dans leur sein, pénètrent leurs écorces, pompent leur suc, les étouffent, les épuisent.

Au premier rang de ces plantes meurtrières, de ces parasites implacables, figure la Cuscute.

Avec sa frêle apparence, sa tige chétive et tourmentée, s'élevant en spirale du sol telle qu'un fil de fer, la Cuscute, la pauvre Cuscute fait compassion. Comment pourrait-elle grandir et vivre abandonnée à sa propre faiblesse! Comment saurait-elle se tenir debout sur sa racine infime! Aussi bien elle cherche de tous côtés un appui, un soutien, une plante charitable, une bonne voisine qui lui fera l'aumône d'un rameau auquel la Cuscute pourra s'attacher; et elle est si petite, si faible, si misérable, la Cuscute, qu'aucune plante ne saurait refuser de lui tendre la main.

Eh bien! non; ce n'est pas comme le Liseron,

le Volubilis ou le Lierre un soutien que la Cuscute implore; c'est une proie qu'elle cherche, c'est une victime qu'elle veut! A la plante compatissante qui l'aura accueillie, elle paiera l'hospitalité par la mort. Elle enlace, elle meurtrit, elle suce, elle épuise, elle tue sa bienfaitrice.

La Cuscute qui semble si inoffensive est terriblement armée; sa tige en spirale comme un serpent qui s'enroule est toute couverte de suçoirs avides qui s'attachent irrésistiblement à l'écorce, à la peau de la plante enlacée.

Et ces suçoirs insatiables fonctionnent comme des bouches, déchirent la plante martyre, absorbent son suc, flétrissent ses rameaux, courbent sa tige, boivent sa sève, son sang, sa vie.

Trouvant sur sa victime la nourriture qu'il lui faut, la Cuscute n'a que faire de ses racines; alors, peu à peu, elle se détache du sol pour s'adonner tout entière, librement, sans entrave, à son œuvre de destruction.

Sans lien ni frein, ne tenant plus à la terre, elle vit, grandit, s'étend sur la plante qui la nourrit et qu'elle tue.

Quand la plante meurtrie, épuisée, vient de succomber, la Cuscute abandonne son cadavre et dirige ses crochets vers une autre plante qui, après lui avoir donné sa sève, j'allais dire son sang, périt à son tour. Et c'est ainsi que, passant d'une victime à une autre victime, la Cuscute promène la mort autour de son berceau, fait de son voisinage un cimetière.

Infime et chétive jadis, mendiant de tous côtés un soutien, implorant un protecteur, la Cuscute maintenant repue, gavée d'une sève étrangère, porte cyniquement sa tige verte et triomphante au-dessus des rameaux desséchés de la plante qui l'a protégée et nourrie.

Vous connaissez la Ciguë, cette empoisonneuse qui se déguise en persil pour tromper son monde, la Ciguë qui a causé tant d'erreurs déplorables dans les ménages et qui devint immortelle en associant son nom à la mort de Socrate? Un naturaliste l'a surnommée la *Brinbillier des jardins*.

Avec ses embrassements mortels et ses suçoirs irrésistibles, la Cuscute est la *pieuvre* du monde végétal.

### Le Figuier maudit.

Voici un Palmier superbe, l'honneur et l'ornement des forêts où il dresse sa couronne magnifique.

Bravant les ans et les orages, il semble indestructible. On dirait qu'il se joue des vents et qu'il défie la foudre.

Un oiseau vient à passer et laisse tomber une petite graine sur la royale feuille du Palmier.

Cette graine se met à germer, une frêle tige apparaît. Deux ou trois feuilles, puis quatre, puis



cinq s'épanouissent lentement avec effort. Rien de chétif et de misérable comme ce point vert, cette humble touffe perdue dans l'immensité du Palmier qui ne se doute même pas de sa présence. Est-ce que le lion prend garde au pauvre insecte qui se promène sur sa crinière?

Eh! bien, ce brin de pâle verdure deviendra un jour un colosse et un tyran; c'est le Figuier maudit.

Au bout d'un certain temps, quatre racines minces et grêles, presque imperceptibles, font mine de pousser et descendent, en flottant, vers la terre. Des racines! Pourquoi faire? Est-ce que l'infime parasite en a besoin dans les bras du Palmier qui le porte? N'a-t-il pas tout ce qu'il lui faut, là-haut, dans son berceau aérien?

Les racines grandissent, s'allongent, touchent le sol, pénètrent, s'enfoncent, s'incrustent dans la terre.

C'en est fait, le Figuier maudit a un pied, que dis-je, quatre pieds dans la maison. Aussitôt un changement prodigieux s'opère : l'humble parasite qui, jusqu'ici, semblait toujours entre la vie et la mort, prend un développement subit et prodigieux; il grandit, il s'étend, il s'arrondit, lance de tous côtés des rameaux imprévus comme des mains avides, usurpe le sol, envahit l'espace, accapare le ciel. L'air, la terre, tout est à lui, la forêt lui appartient; et toujours il enfonce ses racines, étend ses rameaux. Le nain s'est fait géant, le parasite est le maître, et le Palmier superbe qui l'a porté dans ses bras, qui l'a bercé dans son feuillage, est étouffé, épuisé par son avide et formidable voisin qui lui prend sa nourriture, sa vie, toute sa part de terre et de soleil.

Le Palmier dépérit chaque jour, se flétrit, meurt, jonchant le sol de ses dépouilles, cédant la place d'honneur qu'il occupait depuis un siècle au Figuier maudit qui s'élève tout puissant sur le tombeau de son bienfaiteur.

Cet arbre étrange, hypocrite et violent, qui nous apparaît comme le *Tartuffe* du monde végétal, n'a rien de commun avec notre Figuier qui est, au contraire, un arbre béni.

Le Figuier, le bon Figuier qui produit de si doux fruits est par excellence l'arbre de la Bible. Toutes les saintes Écritures sont bordées de Figuiers : c'est aux branches de cet arbre que s'accrocha la chevelure d'Absalon, et c'est avec le lait de feuilles de Figuier que Jérémie guérit les lépreux. C'est encore à l'ombre d'un Figuier que se repose la mère de Jésus fuyant la colère d'Hérode. Quand la fille des Pharaons tient dans ses mains la corbeille de jonc où dort Moïse, sauvé des eaux, elle le dépose à l'ombre d'un Figuier. Un énorme Figuier ombrage de ses rameaux la citerne où Joseph est jeté par ses frères.

Enfin, une gracieuse légende raconte qu'Agar chassée dans le désert, errante, exténuée, arrive au pied d'un Figuier, et s'assied à son ombre, son petit Ismaël dans ses bras. La mère a soif, l'en-

fant a faim; mais le sein d'Agar est tari. Alors, la fugitive saisissant un rameau pour cueillir une Figue, casse une feuille de l'arbre et aussitôt il en découle des gouttes de lait qui désaltèrent son enfant.

Et c'est depuis cette époque que la feuille du Figuier recèle des gouttes de lait.

### L'Ortie.

Là-bas, sous la lisière inculte du jardin où il lui est défendu d'entrer, se dresse l'Ortie. Sa société favorite est celle de plantes épineuses et revêches, la Ronce, le Chardon. Elle se plaît aussi avec la Belladone et la Ciguë, ces empoisonneuses. Elle n'est pas aimable l'Ortie!

« Qui s'y frotte s'y pique » voilà sa devise. Il serait plus juste de dire : « Qui s'y frotte s'y brûle. »

Sa piqûre, en effet, développe des ampoules immédiates et produit la sensation d'une vive brûlure. De là son nom d'*Ortie brûlante*.

Maintenant, veuillez mettre vos gants et avec toutes les précautions que la prudence exige, cueillons une Ortie : dès que nous considérons les terribles épines dont ses feuilles sont armées, une particularité frappe nos regards, particularité vraiment curieuse qui place l'Ortie au premier rang des plantes étranges.

Comme les dents de la vipère, les épines de l'Ortie sont placées sur une petite vésicule remplie d'une liqueur vénéneuse.

Épines de la plante et dents du reptile se trouvent également percées dans toute la longueur d'un canal délié par lequel le venin de la plante ou du reptile s'insinue dans la plaie, lorsque la dent de la vipère ou l'aiguillon de l'Ortie appuie sur la vésicule de la piqûre. Cette curieuse analogie entre une plante et un reptile, entre les épines de l'une et les crochets de l'autre, a valu à l'Ortie l'appellation par trop sévère de *Vipère végétale*.

Mais voici que l'agriculture s'est penchée sur l'Ortie et l'a froidement étudiée, et il s'est trouvé que « cette mauvaise herbe » proserite et dédaignée depuis tant de siècles, pourrait être un excellent fourrage. D'un autre côté, l'industrie, sans mettre de gants, a cueilli l'Ortie et elle en fait du papier, elle en fait des tissus.

— Je suis persuadé, écrivait Eugène Noël, que nous allons chercher trop loin la plupart de nos matières tinctoriales, et que nos végétaux pourraient nous offrir de quoi recouvrir nos tissus des nuances les plus délicates. Il arrivera pour beaucoup de substances ce qui est arrivé pour le sucre; nous allons le demander au nouveau monde et nous l'avions chez nous. Mais, de tout temps, les hommes ont cherché des prétextes pour se promener.



On dirait que ces lignes ont été écrites pour l'Ortie. N'est-ce pas, en effet, avec la racine de l'Ortie que l'on vient d'imaginer de teindre en jaune éclatant les œufs de Pâques ?

Voilà donc une plante maudite, une mauvaise herbe arrachée de partout et dédaignée de tous, l'Ortie brûlante, qui répond par une douleur au doigt qui la touche, voilà l'Ortie qui tout à coup sortant du coin obscur où elle végétait au milieu des Chardons et des Cailloux, vient dire à l'homme : « Tu n'as pas su me comprendre et ce n'est pas ma piqure, c'est ton ignorance qui a fait tout le mal. Si je produis quelques misérables

ampoules qui disparaissent comme des bulles de savon, je produis aussi du papier, des tissus, des couleurs et de bon fourrage pour le bétail auxiliaire de tes travaux.

Plus encore que les animaux, les plantes exigent que nous les jugions avec prudence et discrétion ; les connaissons-nous assez pour les absoudre ou les condamner ? Combien de plantes sont à la fois utiles et nuisibles, et peuvent être considérées sous une face comme plante du mal et sous l'autre comme plante du bien !

FULBERT DUMONTEIL.

(La suite au prochain numéro.)

## MARS

Ah ! que Mars est un joli mois !  
C'est le mois des surprises :  
Du matin au soir, dans les bois  
Tout change avec les brises.

Le ruisseau n'est plus engourdi,  
La terre n'est plus dure ;  
Le vent qui souffle du Midi  
Prépare la verdure.

Les laboureurs, frais et contents,  
Sont sortis de la grange  
Où les ont retenus longtemps  
La gelée et la fange.

Le rossignol n'est pas venu  
Rempli de douces notes,  
Mais déjà sur le hêtre nu  
Résonnent les linottes.

Par dessus la haie en éveil,  
Fière des fleurs écloses,  
On voit le pêcheur au soleil  
Ouvrir ses bourgeons roses.

Gelée et vents, pluie et soleil,  
Alors tout a des charmes ;  
Mars a le visage vermeil  
Et sourit dans ses larmes.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### CARPE A LA JUIVE

Prenez une carpe de moyenne grandeur — qu'elle soit grasse. — Otez les écailles et les ouies, coupez le bout des nageoires, lavez la bête avec soin, car il ne faut pas la passer à l'eau une seconde fois.

Il faut la dépecer, c'est-à-dire la couper avec un couteau bien affilé, en sections verticales, et ne pas laisser perdre une goutte de sang. Ne crevez pas le fiel (le plat serait gâté), enlevez les entrailles, gardez la laitance. Les morceaux devront avoir cinq centimètres de largeur ; vous les salez, les poivrez et les laissez en leur ordre dans un plat, pendant deux heures.

Vous mettez dans une casserole de gros oignons coupés en tranches, de l'ail, des échalot-

tes, thym et laurier, une pincée poudre d'épices ; vous couchez le poisson, dans son ordre naturel, sur ce lit, la laitance doit occuper le milieu. Mettez de l'eau froide jusqu'à ce que la carpe soit couverte à demi, ajoutez deux cuillerées à bouche de bonne huile d'olives. Mettez sur un feu très vif, et remuez fréquemment pour empêcher les morceaux de s'attacher.

Au plus fort de l'ébullition, saupoudrez d'une pincée de farine, et laissez cuire jusqu'à ce que la laitance soit ferme. Otez du feu, laissez un peu refroidir, retirez le poisson, arrangez-le dans un plat long dans son ordre, jetez au-dessus la sauce en la passant par un tamis, descendez le plat à la cave. La sauce doit se prendre en gelée, et le tout se mange froid.

Recette éprouvée et excellente.



## REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques et Concerts. — Un peu de Richard Wagner. — *Le Printemps*, poème lyrique, par MM. de Boisdeffre et P. Collin. — Nouveautés musicales.



ALGRÉ les petites pousses d'un vert tendre qui ont l'air de nous convier déjà aux radieuses fêtes du printemps, nous avons à régler un trop gros arriéré avec celles de l'art musical, pour nous laisser entraîner par les séductions de la nature.

Notre première scène lyrique travaille sans relâche au perfectionnement de l'œuvre importante de M. Camille Saint-Saëns, *Henri III*, qui à l'heure où nous traçons ces lignes, est prête à affronter les arrêts de la presse et du public.

Le ballet *la Farandole*, musique de Th. Dubois, est aussi très activement poussé. Cette brillante première est destinée, paraît-il, à clore la saison d'hiver. Un grand intérêt s'attache à ces deux créations de M. Vaucorbeil, qui aura eu le mérite de donner la consécration définitive, manquant peut-être encore à la gloire de ces deux compositeurs distingués.

Nous savons que *Lackmé*, de M. Léo Delibes, avance à grands pas vers la perfection que rêve l'habile directeur de Favart, pour tous les ouvrages dont il entreprend la mise en lumière. Cependant, il ne faut pas espérer le voir complètement hors d'étude avant le milieu ou la fin du mois.

Un important divertissement-ballet, contenu dans le deuxième acte de *Lackmé*, donne à penser que l'art chorégraphique tend à faire élection de domicile à l'Opéra-Comique. Cela nous fait d'autant plus regretter les fins de non-recevoir qui semblent avoir accueilli les tentatives du nouveau directeur de l'Opéra-Populaire, M. Ritt.

Le théâtre de la Renaissance paraissait vouloir entrer dans une voie qui eût pu, jusqu'à nouvel ordre, être un palliatif à cet état de choses, mais il vient de se voir forcé de renoncer à ses bonnes intentions. La *Ninetta* de M. Raoul Pugno, dont la musique a révélé un compositeur de talent, n'a pas pu avoir plus d'une vingtaine de représentations. Certainement, cette pièce sera reprise, soit en province, soit à Paris, sur des scènes d'opéra-comique, en rétablissant le texte primitif, qui fut modifié selon le goût du public d'opérette. Comme fiche de consolation, disons aux amateurs de fine et charmante musique, qu'ils trouveront la partition de *Ninetta*, paroles de MM. Hennequin et Bisson, musique de M. Raoul Pugno, éditée au Ménéstrel.

Les grands concerts classiques Lamoureux, Colonne et Padeloup sont toujours suivis avec un empressement qui dénote dans le public un développement du goût musical, d'un précieux augure pour l'art. Il est difficile, du reste, de rencontrer une interprétation aussi parfaite des maîtres anciens et modernes. C'est surtout au Château-d'Eau, que les amateurs des œuvres classiques célèbres doivent aller tout d'abord, car les programmes de M. Lamoureux disent assez de quelle religion il entoure leur culte.

D'ailleurs on peut affirmer que ces trois orchestres sont de premier ordre et qu'ils rivalisent de talent comme d'émulation pour populariser les noms immortels de Beethoven, Mozart, Gluck, Weber, Haendel, Bach, Mendelssohn, et tant d'autres déjà glorieux.

Au nombre de ces derniers, celui de Berlioz brille d'un éclat qui, pour avoir été tardif, n'en restera que plus intense. Certes, les trois chefs d'orchestre remarquables, MM. Padeloup, Colonne et Lamoureux, peuvent revendiquer une grande part de cet honneur, d'avoir hâté la révélation d'un génie si longtemps ignoré, — on pourrait dire, méconnu.

En sera-t-il ainsi à l'égard de Richard Wagner, le musicien de l'avenir, qui a profité des audaces de Berlioz et qui devait *oser* encore plus que lui ?

Déjà, les ouvrages de ce compositeur si vivement discuté, ont reçu un commencement de consécration en France, par l'irréprochable exécution que l'on sait des fragments de *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan* et *Yseult*, etc.

Mais le grand événement Bruxellois va de nouveau remettre en question les rancunes motivées et les admirations exagérées qui ont agité, tant de fois déjà, le monde musical.

L'exécution de l'*Anneau de Nibelung*, au théâtre de la Monnaie, est un fait accompli, fait capital, qui avouons-le, prend à nos yeux les proportions d'un tour de force !

Nous nous hâterons lentement de formuler nos jugements sur une œuvre de cette étendue, de cette forme et de ce caractère, au fur et mesure que nos vaillants orchestres parisiens nous en offriront des spécimens, — ce qui ne peut manquer d'avoir lieu.

Déjà, l'éditeur Schott, met en vente la partition de la *Tétralogie* de R. Wagner, petit format, piano et chant, — mais avec texte Allemand, — ce qui jette un froid sur les cordons de notre bourse très française !



En attendant, et pour fixer un commencement d'impression dans l'esprit de nos lectrices sur ce palpitant sujet, nous ne pouvons mieux faire que de leur citer les lignes qui terminent l'article de M. V. Wilder, musicien distingué autant que savant écrivain du *Ménestrel*. Elles ont un réel parfum d'autorité, car cet éminent publiciste a assisté à toutes les représentations de cet étonnant ouvrage en Belgique.

M. Wilder s'exprime ainsi :

« ... Le musicien ne prête pas autant de prise que le poète, mais il n'est pourtant pas à l'abri de la critique.

» Le grief le plus sérieux qu'on puisse formuler contre lui, c'est que son art a un caractère trop exclusivement germanique. Aux yeux des Allemands, ce défaut peut être une qualité, mais il n'en est pas moins vrai qu'il vaut mieux s'adresser, comme Beethoven, à l'esprit universel, qu'au génie particulier d'un peuple, alors même que ce peuple serait une race d'élite. »

Le retour de la saison des nids et des couvées vient d'inspirer à M. Paul Collin un charmant poème, *Printemps d'Amour*, sur lequel M. de Boisdeffre a écrit une de ces idylles musicales, où il sait si bien déguiser la science la plus complète sous les séductions de la mélodie.

Les auteurs de *Latone* dont nous avons enregistré l'immense succès, au Cercle de l'*Union Artistique*, ont voulu se révéler au public, cette fois, sous les tendres couleurs d'une poésie printanière. Aussi, quelle fraîcheur, quel parfum de jeunesse et quel souffle de vie naissante on respire dans cette œuvre, qui semble écrite au milieu de la plaine embaumée, à l'heure où la nature se revêt de ses magiques atours !

La musique de M. de Boisdeffre, coquette ou sentimentale tour à tour, sait peindre les nuances les plus délicates qui, entre ces deux termes, circulent dans sa nouvelle composition. Il n'a eu d'ailleurs qu'à laisser glisser sa pensée et sa plume sur les vers harmonieux de M. Paul Collin, dont le talent sait se manifester sous mille formes poétiques.

Aussi, chacun des morceaux qui composent cette mignonne partition ont-ils un caractère bien défini ; et quoiqu'ils diffèrent entre eux assez pour éviter l'écueil de l'uniformité, il règne dans l'ensemble de l'ouvrage une homogénéité, qui n'est pas toujours la qualité dominante des auteurs de notre école moderne.

Félicitons M. de Boisdeffre de savoir se maintenir ainsi dans les règles immuables de l'art et du goût, et de ne pas sacrifier aux faux dieux de la cacophonie, ou plutôt du chaos, ce culte, que notre ère tapageuse semble pratiquer pour beaucoup d'autres choses encore que pour la musique !

Réjouissons-nous de voir que la mélodie, cette « fille du Ciel », n'a pas quitté la terre et que de

jeunes adorateurs naissent encore, qui sauront la défendre et la retenir parmi nous.

Cette pensée rassurante nous est tout naturellement venue en lisant les pages mélodieuses de M. de Boisdeffre.

Parmi les cinq morceaux de chant dont est formée sa nouvelle composition, il en est trois, qui, plus que les deux autres, nous charment. C'est d'abord le bel *andante espressivo*, qui suit la page si douce et si discrète d'introduction. C'est large, frais et simple, et cependant, quelle science se cache sous cette simplicité d'un accompagnement qui chante lui-même de son côté, et module avec la juste mesure du cadre où il se meut !

D'un mouvement plus animé, le numéro deux prend son vol avec une hardiesse de bon aloi, et se prête à l'accent déclamatoire des grandes scènes de sentiment. Ce morceau qui demande une voix d'une certaine étendue, est accompagné par un musicien, qui, si nous ne nous trompons, aura, comme les maîtres du passé, les audaces du génie sans en avoir les vertiges. Cependant, à cette pièce remarquable, ainsi qu'à la page très finement dessinée qui forme le numéro trois, nous préférons les deux numéros suivants qui terminent ce gracieux poème lyrique.

Rien n'est, en effet, plus délicatement traité, plus savamment écrit et plus poétiquement rêvé, que cet *andantino*, d'aspect si naïf et si sobre dans sa facture mélodique. Voilà ce que nous appelons de la véritable musique.

Le numéro cinq et dernier est d'un beau mouvement, agité, sonore, où l'on sent circuler une sève chaude et vivace ; mais le cadre se resserre, quelle qu'en soit la grâce, et l'auteur en maître qui se possède, se contente de laisser deviner qu'il tient en réserve un souffle assez puissant pour aborder sans défaillance les larges et dramatiques épopées des théâtres lyriques de premier ordre. Editeur : E. Minier, 36 et 40, boulevard Haussmann.

Comme musique de piano, force moyenne, M. Alphonse Proust vient de composer une grande valse, qui est destinée à un succès sérieux. C'est du moins l'impression que nous avons pu constater dernièrement, en la partageant, à l'audition de ce morceau, vivement applaudi par des musiciens de mérite et des amateurs choisis. Voici les passages les plus remarquables par nous comme verve, grâce ou originalité.

Dans le premier trio, on est d'abord doucement bercé par un motif expressif, que l'auteur indique du reste par le mot *Amoroso*.

Par une transition très habilement déduite, le trio numéro deux débute ensuite sur un chant magistral de la basse, dont l'énergie va, grandissant, jusqu'à ce qu'un nouveau motif attaqué par la main droite, lui succède en conservant le même brio dans toutes les parties. Jusque-là, l'expression, un peu contenue, éclate dans un



puissant *crescendo*, et va tout à coup s'éteindre sous les langueurs d'un vaporeux pianissimo. L'effet est charmant.

La dernière partie de ce morceau présente une ingénieuse combinaison, qui consiste à faire chanter à chaque main une mélodie différente, tout en réservant l'accompagnement à la main droite, que l'on serait tenté de croire doublée. Somme toute, c'est une composition d'une bonne et très brillante facture qui ne peut que faire valoir l'exécutant qui saura la méditer.

Voici les titres de quelques mélodies avec paroles choisies pour la jeunesse :

*Au Village*, valse chantée, musique de Des-saux; — *Pars, gentil Prisonnier*, de Denuet; — *Enfants et Bluets*, par Robillard; — *Le petit Pinson*, de Marguerin. — *Un Oiseau dans l'Eglise*, par Wibier; — *Les Enfants d'Edouard*, de Grand; — *D'où viens-tu petit Oiseau?* par Van Guel.

Toutes ces compositions, ainsi que la valse de A. Proust, se trouvent chez l'éditeur Katto, 17, rue des Saints-Pères.

Disons en terminant que le nouveau quadrille d'Arban, sur les plus jolis motifs de *Ninetta*, écrit pour les bals de l'Opéra, obtient une vogue immense et justifiée.

Même succès pour les danses de Fahrbach, qui sont ravissantes et dont le choix est aussi varié que nombreux.

Ces dernières publications se trouvent toutes au Ménestrel, 2 bis, rue Vivienne.

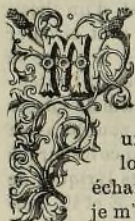
MARIE LASSAVEUR.

\*\*\*

*Rédemption* de Gounod vient de faire sa première apparition à Paris. Un de nos meilleurs peintres avait mis son atelier à la disposition d'une société chorale d'amateurs, pour exécuter la dernière œuvre du maître français. Les solis ont été fort bien chantés par MM. Vannes, Quiraud, Mazalbert et par deux personnes que je ne suis pas autorisé à désigner autrement que par leurs initiales, madame B\*\*\* et mademoiselle G\*\*\*. MM. Fauré et Messager tenaient le piano et l'orgue. (L'Art Musical).

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE



A CHÈRE JEANNE,

Tu es une charmante amie, mais comme correspondante, je te trouve un peu quineuse et pas mal exigeante. Tu me demandes une réponse à la façon des voleurs lorsqu'ils réclament la bourse en échange de la vie, et moi, sans défense je m'empresse d'obtempérer à un désir aussi formel, pour éviter une catastrophe. Mais comprends donc, exigeante petite, que tout le monde va perdre à cette substitution; tu es à la source des nouvelles, au centre du foyer intellectuel dont je n'entrevois que de tardifs et lointains rayons, et tandis que tu te baignes dans des flots de lumière, je n'en reçois qu'un pâle reflet... Ouf! quelle phrase; j'ai crun'en pas sortir. Enfin, pour en revenir au sujet de notre débat, si tu m'avais écrit ce mois-ci tu m'aurais parlé de toutes les catastrophes qui se sont précipitées sur nous au commencement de cette année, comme si le temps manquait jamais à la mort, à la douleur ou à la sottise pour choisir leurs victimes; tu m'aurais dit, peut-être, quelques mots des deux grands artistes qui viennent de disparaître presque en même temps: Gustave Doré dont l'œuvre puissante et originale attestait la prodigieuse vigueur, Richard Wagner que les flots de l'Adriatique auront

bercé dans son dernier sommeil. Tu aurais peut-être poussé la condescendance jusqu'à m'initier aux plaisirs de ton carnaval, aux jouissances spirituelles de ton carême; que sais-je, il y avait tant à m'apprendre!

Et sais-tu ce que je faisais, pendant que tu t'agitais comme toutes les Parisiennes tes pareilles? Confortablement assise dans un large fauteuil au coin d'une vaste cheminée, enfouie derrière les massifs d'une serre merveilleuse, je menais, par intérim, la douce vie de châtelaine. Une de mes amies, appelée subitement auprès de sa sœur à l'autre bout de la France, m'a confié pour huit jours son château, ses hôtes, ses filles, son mari, enfin tout ce qu'elle appelle sa croix, et qui s'est changé pour moi en un véritable plaisir, étant donné les magnificences du domaine et le charme de ses habitants. Mais.... (hélas oui, il y a un mais) j'ai regretté plus d'une fois de voir cette jeunesse si gracieuse, si séduisante, pas méchante au fond, mais gâtée par les contacts, se livrer sans retenue et sans justice à une critique railleuse de tout ce que faisait le pauvre prochain. On prétend que les Parisiennes ignorent le *cancan*. Ne t'en déplaie, chère Jeanne, mes jeunes protégées et leurs amis habitent ordinairement le boulevard Saint-Germain et la rue de Lille, ce qui ne les empêche nullement à la campagne, de critiquer, babiller, éplucher, papotter comme des échappées de Quimper-Corentin ou de Tarascon; écoute, plutôt:



« J'ai reçu une lettre de Berthe ce matin; elle a dansé chez madame X<sup>\*\*\*</sup>, les demoiselles Y<sup>\*\*\*</sup> ont fait leur entrée dans le monde: corsages rouges et jupes de mousseline brodée. Le lendemain, encore les demoiselles Y<sup>\*\*\*</sup>, chez madame de V<sup>\*\*\*</sup>. Cette fois, costumes en surah bleu qui ont dû coûter bon. » Et aussitôt la réflexion malveillante de l'auditoire.

« Comment font-elles, sans fortune, pour changer de robes tous les jours ?

— Elles ne sont pas jolies.

— On les dit fort pâles.

— Pâles, ma chère, dis-donc vertes. »

A une autre :

« Est-il vrai que Blanche parte pour l'Italie ?

— Rien de plus vrai.

— Eh bien, et son mariage.

— Mystère !

— On dit que c'est le fiancé qui a rompu.

— Elle est bien jolie, dit étourdiment le frère d'une de ces demoiselles, et toutes répondent en chœur :

— Elle a le nez trop long — la bouche trop petite, — les cheveux rouges, — la taille courte — etc. — etc. »

L'agitation tournait au tragique et je crus devoir intervenir par quelques mots d'explication : Mesdemoiselles Y<sup>\*\*\*</sup> ont deux tantes qui, voulant leur donner la joie d'un agréable début dans la vie mondaine, leur ont fait cadeau sans se consulter, des robes de mousseline et des costumes bleus. Quant à la pauvre Blanche elle est atteinte de la poitrine, et cette beauté qu'on lui dispute avec tant d'acrimonie ne durera pas plus que la saison printanière.

Mes étourdies ont baissé le nez en m'écoutant, mais elles se rattraperont une autre fois, car on n'a pas toujours à sa disposition des détails aussi précis que ceux que j'ai pu donner à mes petites bavardes.

L'absence de mon amie ne s'est pas prolongée au delà du temps prévu, et, à son retour, nous avons pu parler ensemble de ce beau pays de Provence qu'elle vient de traverser et qui est presque mon berceau. Je vois, d'après les réponses faites à mes questions, que cette province, fidèle à ses traditions, reste elle-même en dépit des temps et des progrès du siècle. Les jeunes femmes ont beau mettre des pous, des paniers, de hauts talons, les jeunes hommes, se faire une raie médiane, s'habiller à l'anglaise et parler argot, rien n'y fait : le cachet est indélébile.

C'est surtout chez les femmes que le type a gardé sa pureté grecque; à Marseille, à Arles, à Salon, à Saint-Remy on rencontre souvent ce profil correct un peu sévère, la lèvre mince, le front un peu bas, la tête petite, portée avec noblesse par ce cou en fût de colonne si apprécié des sculpteurs; le pied et la main indiquent de la race, le corps un peu maigre appelle les amples draperies, et le langage sonore défie l'éducation.

Telles devaient être 600 ans avant Jésus-Christ, les compagnes de ces hardis Phocéens qui, bravant le redoutable inconnu abordaient aux rivages Gaulois et y établissaient leurs puissantes colonies.

Nulle province, la Bretagne exceptée, n'a conservé ses usages avec un soin plus jaloux, et l'on retrouve de nos jours des traces de paganisme dans bien des cérémonies. Ainsi, les pleureuses existent encore, non pas payées et patentes, comme jadis, mais de bonne volonté et tout aussi ardentes dans leurs manifestations douloureuses que leurs devancières.

Quand un enterrement a lieu à Marseille, les femmes se réunissent dans la maison mortuaire, s'asseyent en silence autour des affligées, versant des larmes ou faisant entendre des sanglots suivant leurs aptitudes, et cela tant que dure la cérémonie; puis elles s'éloignent. Huit jours après, elles assistent à une messe dite pour le défunt, et retournent à la maison mortuaire où recommencent les pleurs et les gémissements; mais, cette fois, ils ne durent qu'une heure environ, c'est l'usage. Et ne croyez pas que ce soit une comédie, non, ces natures impressionnables du Midi subissent toutes les influences. La vue du chagrin de leurs amies ou de leurs parentes, l'aspect triste d'une maison, où les rideaux baissés, les persiennes closes ne laissent passer qu'un triste jour à peine suffisant pour qu'on puisse se reconnaître, l'absence de fleurs et de ces riens charmants qui égaient un intérieur, la pensée de la mort commune à tous, en voilà assez pour troubler ces âmes légères mais sensibles qui passent sans transition des larmes au sourire. Au soir de cette funèbre journée, on se retrouve au Prado ou au théâtre, on y babille avec ce savoureux accent d'oc qui donne tant de piquant aux saillies spirituelles; ainsi va l'existence; tout passe en ce monde et pourquoi une douleur éternelle? la vie est si courte!

Voilà donc les derniers vestiges des Tuileries qui vont disparaître, tout comme ceux qui les édifièrent, tout comme ceux qui en firent l'abri de leur gloire et de leur puissance. Je me rappelle et je ressens encore, en y pensant, l'impression lugubre que j'éprouvai la première fois que je contemplai ces ruines après la commune: les murailles noircies conservaient ça et là un vestige de dorures; les fers tordus par le feu pendaient aux balcons; les rampes d'escaliers s'enroulaient dans le vide; un lambeau d'étoffe se balançait à une fenêtre béante. Au-dessus d'une cheminée, dont le noir tuyau se dressait au mur comme un gigantesque serpent, une montre intacte disait onze heures. Et tandis que tout parlait de vengeance et de ruines dans ce palais détruit, au dehors un beau soleil, ce soleil de Paris si gai, si vivant, qui vous crie l'éternelle jeunesse dans son langage enivrant, habillait de rayons d'or ces débris encore chauds et tout



fumants des haines qui les avaient amoncelés.

Aujourd'hui les façades ébranlées restent seules debout au milieu de ce grand désastre, le marteau des démolisseurs va en avoir raison ; mais ayant cette chute suprême, celle qui la dernière habita ces lieux et en fut comme la fée protectrice, est venue leur donner un dernier regard. Enveloppée dans ses longs voiles noirs, appuyée sur cette baguette de cornouiller qui faisait jadis des miracles, elle est apparue un jour, a passé comme une ombre, puis est retournée aux pays des brouillards.

Ma pauvre chérie, voici une lettre bien instructive sur les agissements de la province ; et, sous le rapport de la gaité, elle ne laisse non plus rien à désirer : les morts, les enterrements, les appa-

ritions y figurent tour à tour, c'était à toi de dire tout cela, et de quoi me suis-je mêlée ! Mais le mal est irréparable, puisque mes quatre pages sont remplies. Il te reste comme dernière ressource, pour ne pas frustrer tes lectrices de leurs espérances, de m'envoyer quelque bonne recette de ménagère qui me fasse honte de la futilité de mon bavardage, ou abordant le *can-can* départemental, de me mettre au courant de quelque querele de clocher inédite.

Enfin pour tout dire, réponds-moi ce qu'il te plaira, l'essentiel est que tu me répondes. — Adieu, ma chérie, de loin comme de près je reste fidèlement ta

FLORENCE.

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.

### CHARADE

Entre biens matériels, de tous le plus solide  
On en doit convenir, lecteur, c'est mon premier ;  
— Et quoique mon second soit souvent homicide,  
Pour ranimer la vie on le voit employer.  
— Mon dernier de Cadmus nous rappelle une fille,  
Et les malheurs soufferts par elle et sa famille :  
Ne pleurez pas sur elle, ô cœurs trop généreux,  
Ces étranges récits sont du temps fabuleux.  
— Mon entier des Français rappelle une victoire,  
De nos armes, hélas ! dernier titre de gloire !

### PENSÉES ET MAXIMES

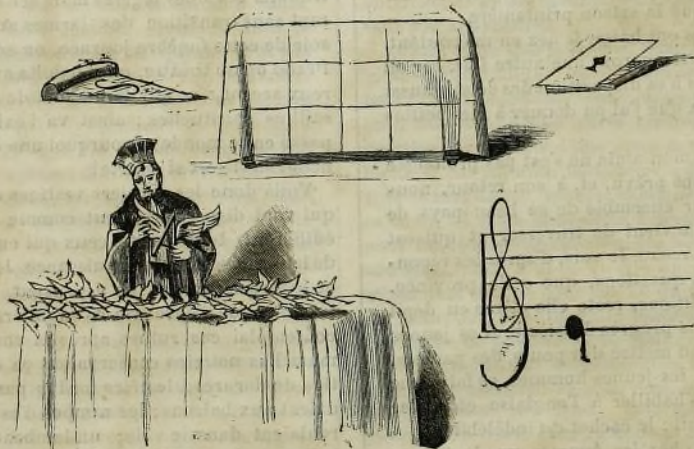
Je veux apprendre à ne présumer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne pas précipiter mon jugement.... J'aime mieux être trompé que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissimulation.

Bossuet.

S'il faut pécher en quelque extrémité, que ce soit en celle de la douceur.

Saint François de Sales.

### RÉBUS



Explication de l'Énigme de Février : Abeille.

Explication de l'Anagramme : Hérodoté, Dorothée, Théodore. — Explication de la Charade : Ducange

Explication des Homonymes : Allié, Allier, Hallier.

Explication du Rébus de Février : Souvent la perfidie retourne à son auteur.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY